

Edition999 présente ce livre gratuitement

Belle de jour - 1
**Oie pas vraiment
blanche**

Alfred Anchetain

Belle de jour – 1

Oie pas vraiment blanche

Alfred Anchetain

Belle de jour

J'ai repris l'idée du film de Buñuel : une femme bourgeoise qui s'épanouit dans la prostitution. Son mari la délaisse. Elle cherche un travail conforme à ses mensurations et à son intelligence. Mais ses amants sont pingres. Un b... haut-de-gamme lui fournit des clients riches et inventifs, ainsi que des ouvertures féminines. Mais l'accident du mari bouleverse sa vie. Ces médecins qui l'aiment deviennent des requins. Drame qui l'oblige à révéler, au lit, ses forces profondes.

Premier épisode : Oie pas vraiment blanche

Béryl, 25 ans, au physique attractif, constate, après une soirée professionnelle où elle a été abondamment courtisée, que sa vie de couple est un échec. Elle a épousé un homme, beau et chirurgien, mais qui n'assure pas. Elle prend sa vie en main et cherche un travail. Faute de débouchés dans sa région, elle commence au bas de l'échelle. Elle parvient, grâce à sa force de persuasion sur un boss timide, à un poste de cheffe de projet. Mais elle attend davantage de la vie. Un riche médecin, ami de son mari, lui révèle la valeur de ses charmes dans un cadre intime et champêtre.

Mise en garde

Tout ce qui est raconté dans ce texte est contraire aux lois et aux bonnes mœurs. C'est une fiction ; aucune relation ne peut être faite avec des situations ou des personnages existants ou ayant existé.

Ce texte ne veut pas inciter à la débauche, ce qui est puni par la loi (art. 233 du Code Pénal). Tout comme le proxénétisme (art. 225-5 du C.P.), qui ne peut être toléré et encore moins encouragé par le Gouvernement. L'article 611-1 du C.P. introduit la pénalisation du client dans le droit, depuis 2016.

La polygamie est condamnable (art. 433-20 du C.P.), même si elle ne présente pas de caractère stable et officiel, et l'adultère ne saurait être encouragé, même s'il n'est pas puni, depuis la loi 75-617 du 11.7.1975.

Les transactions financières présentées dans son texte sont toutes répréhensibles, au titre de l'abus de biens sociaux (art. 241-3 du Code du Commerce), de la facturation fictive (art. 321-1 & suiv. du Code Pénal), etc. Il en est de même pour l'offre de biens afin d'obtenir des services d'ordre sexuel de la part d'une tierce personne (art. 611-1 du C.P.).

Si vous ne pensez pas être en mesure de prendre du recul, nous vous conseillons de ne pas poursuivre cette lecture, qui pourrait vous troubler (art. 227-22 du C.P.).

Sommaire

1.	Une soirée <i>fendue</i>	7
2.	Un peu serrée du haut	19
3.	Je mets le <i>tintoin</i>	27
4.	Promo canap'	35
5.	Cooper S pour oie blanche.....	64

1. Une soirée *fendue*

Je suis vannée, il est plus d'une heure et demie du matin. Les deux *extras* sont parties, elles ont rangé la vaisselle dans les caisses pour que le loueur les reprenne. Elles ont mis les restes au frigo. La femme de ménage viendra tout nettoyer et enlever ces bouteilles qui encombrent la cuisine.

La fête où nous avons réuni tous les correspondants de Mickael fut un bon moment. Nous le faisons une fois par trimestre, pour entretenir les liens. Même s'il est très habile, il a de la concurrence. Pour la chirurgie de la main, difficile, les gens ont tendance à monter sur Paris – ou même simplement à Caen. La clinique a une excellente réputation, mais l'hôpital draine beaucoup (120 médecins, contre 30 pour nous) et, en plus, il n'est pas là depuis très longtemps. Nous avons l'avantage du privé, mais il faut tenir la route. Pas facile.

Tout le monde a remarqué ma robe, fendue assez haut, que j'ai achetée pour l'occasion. Quand je lui ai montrée, pour voir si elle convenait pour la soirée, il n'a même pas remarqué que... je n'avais rien dessous. Il aurait dû me dire : « Habille-toi ! » Non, rien. Devant ses amis, j'ai

failli tout retirer, me montrer en tenue d'Eve, pour dire :
« Mon mari ne me touche plus ».

Je le rejoins dans notre chambre. Il est assis sur le lit, la tête dans les mains. Je n'ai pas sommeil. Le colonel D*** n'a pas cessé de me tenir le crachoir, de me dire que Mickael avait de la chance, que l'armée avait besoin de femmes de décision, etc. Henri Husson, l'ami intime de Mikael depuis le collège (il est le seul non-médecin, et célibataire, de surcroît), ma déclaré : « Tu sais comment je vais t'appeler ? *Belle de jour*. » – « Pute ? » – « Non, ça, c'est les *belles de nuit*. Tu es trop bien pour ce métier. »

J'ai été complimentée sur mon goût, mon allant, mon savoir-vivre, mon savoir-faire, mon savoir-être. Durant toute cette soirée, on m'a effleurée. L'appartement est grand, mais y mettre 200 personnes, il faut le faire. On a ouvert le salon, la salle à manger, l'entrée et le couloir, la chambre d'amis, rempli le dressing avec les chaises, empilées... Nous étions un peu serrés. Beaucoup d'hommes en ont profité. J'étais... ravie. Sentir qu'on reste longtemps collé à moi, cela tient chaud, mais je me suis dit : il a remarqué que j'étais bien faite, je lui ai plu.

J'ai surtout vu des yeux. 400 ! Une petite moitié, durs, noirs, vindicatifs, me toisant de haut en bas, de bas en haut, l'air de dire : « Attention, Beryl, ce n'est pas bien. » Des

femmes, pour la plupart, jalouses de ma jeunesse et de mon allure, de l'attention qu'on me porte. De ces hommes que je leur vampe. Le tissu ne cachait pas vraiment mes tétons, d'autant que je n'avais pas de sout'. Ces femmes l'ont vu, ma poitrine tient toute seule. L'ouverture, bien haute, de ma robe leur a montré la fermeté de mes cuisses, la longueur de mes jambes. Quant au ventre, des mains ont bien perçu mon entraînement à la self-défense.

Une autre moitié de ses yeux, des hommes surtout, auraient voulu que cette robe soit plus transparente. Ou que, par accident, elle s'ouvre davantage ou se déchire. J'ai senti des mains sur la fermeture-éclair, pensant que le tissu, trop tendu par ma croupe, la fasse descendre et confirme la nudité de mes fesses. Même Henri avait un regard ambigu. Pourtant, je n'ai rien à craindre de lui. Il me répète, depuis ces trois ans qu'on se connaît : « On ne touche pas à la femme d'un ami ». Sa voix précieuse comme ses manières apprêtées me rassurent. Je doute qu'il puisse vraiment s'intéresser à moi. Mais le colonel a été plus franc : « Quand on te voit, Béryl, on sait qu'il fait chaud ! » Et, le chaud, il est spécialiste. Il revient du Sahel, dont il porte encore le sable sur lui. Je l'écoutais, malgré moi, je me voyais comme un combat à mener, une place (forte) à prendre, une guerre où il doit vaincre, même si elle est longue. Il reste en embuscade et, hop, il emporte

l'affaire. Il a fini par un : « Ne t'inquiète pas, je pars en mission. » Il me voit pour après...

J'ai aussi vu des yeux pas assez furtifs. Ils exploraient le tissu, traquaient avec persévérance la trace, même infime, de cette damnée culotte. Je ne parlerai pas de ces mains qui suivaient sans vergogne la ligne de mes hanches et dont j'ai dû me dégager. Attitude peu conforme à l'Ordre des Médecins.

Il y avait aussi quelques hommes et femmes, honnêtes et désintéressés qui, sachant mes difficultés avec Mickael, disaient, par leur regard un peu triste : « Béryl, ta jeunesse, profite-en, elle est courte. Tu es belle, cela ne durera pas ».

Tout au long de cette rencontre sociale, j'ai parlé aux uns et aux autres, suspicieux, coquins, jaloux, amusés, envieux, tolérants, aimables, guerriers, avec le même sourire, que je sais *ravageur*. Sans forcer. Je ne voulais pas l'émeute. La flamme, oui, l'incendie, non.

Cette soirée m'a donc *fendue*. J'ai brillé, oui. Mais j'ai laissé fuir cent occasions de profiter de la vie.

Je suis seule maintenant, face à Mickael qui, assis, est prêt à s'effondrer, il commence même à dormir.

Je lui dis : « J'ai un effroyable besoin de faire l'amour. Tu entends ? *Effroyable* ! ». Après un moment, un discret « Oui » s'échappe de ses lèvres.

Je dis : « Tu as vu ma robe ? Tu l'as bien vue » Et, d'une main, je soulève le bas qui révèle ma *petite fente* à moi.

D'une voix morne, il commente : « Elle est bien, ta robe. » – « C'est tout ? » Je m'approche : « Tu me vois ? Moi ? » – « T'es pas très correcte. »

J'aurais eu une arme, je le tuais !

Je ne supporte pas son haleine envinée. Je pars m'écraser dans le fauteuil. Je crie : « Retire-moi cette robe ! Je la hais ! » Il se lève, le pas incertain. Il va tirer dessus et la déchirer. Je prends ses mains avant qu'elles me touchent. Il dit : « T'inquiète, je sais ce que je fais. Je t'aime. » J'en doute.

Il pue l'alcool. Je lui dis : « Il ne faut pas que tu boives comme ça. » Je tire sur ses bras pour me sortir du fauteuil. Debout, je les guide sur mes cuisses, les fais monter sur mon ventre, mes seins, il arrive à mon cou. J'en ai le haut-le-cœur. Il se laisse guider mais ne fait rien.

Je me tourne : « Descends ma fermeture éclair. »

Je pensais qu'il aurait eu un mot, un geste. Non, rien. Comme si j'avais été une statue. Pire, un bâton. Il fait descendre la glissière d'une main hésitante, sans même se lever du matelas. Soulevant les bretelles de mes épaules, je fais tomber ma robe.

Devant mon mari, Mickael, le célèbre chirurgien dont on ne cesse pas de louer la compétence, le dynamisme, l'intelligence, la courtoisie, la bonté d'âme, l'entregens, je suis nue.

Nue, à prendre... ou à laisser.

Il laisse.

Immobile, serré dans son costume trois pièces, il ne fait pas un geste.

Nue, je suis Eve au Paradis, Vénus sortant de sa coquille. Nue.

Nue avec mes seins, mes fesses, mon sexe qui ne demande qu'à s'ouvrir pour lui.

Non, rien. Lui, tel Bacchus enviné sur ses grappes, il s'endort.

Certains ont traversé les mers pour me voir. Lui n'a pas bougé d'un doigt.

Je dis : « Tu dois me faire l'amour ! » – « Tu veux pas attendre un peu ? » – « Non ! Tout de suite ! A – M – OU – R. T'a compris : *Amour* ! » – « Crie pas comme ça ! »

Il consent enfin à me regarder. Je lui dis : « J'ai été parfaite toute la soirée. Pour toi. Pout ton job. Tu me dois une récompense. » – « Ça t'a pas plu ? » – « Tes amis, mon numéro de portable, ils me l'ont demandé ! » – « Mes amis ? » – « Oui, TES amis. Tu veux leurs noms ? »

C'est de la provoc', car je ne lui dirai jamais. Je tiens à les garder pour moi.

Je n'ai plus envie de faire l'amour, tellement il est groggy. Je rage.

De guerre lasse, je m'approche : « Mets-toi debout. Que je te déshabille. » Il se lève et je lui retire sa veste. J'ai la poitrine nue sous ses yeux, à portée de ses mains. Je prépare à crier, d'une voix fluette : « Touche pas ! J'ai horreur de ça ! » Mais je n'attends qu'une chose, qu'il continue. Habituellement je le caresse, et ça finit au lit. C'est d'ailleurs la seule méthode pour y arriver. Sans cela, basta, je suis au couvent.

Il est là, l'œil vague. Je soulève mes seins à deux mains pour qu'il les voit bien et n'ait plus qu'à sortir sa langue. Il reste coi. À vous désespérer d'avoir une poitrine.

Je défais, un à un, les trois boutons de son gilet et l'ouvre, dans le désespoir. Je nous revois, il y a un an ; je lui ai dit *oui*, à la Mairie puis à l'église. Et il m'a dit oui aussi.

Un oui à quoi ?

Tous les amis étaient là, nos familles aussi. J'étais encore jeune et naïve, je croyais à l'amour. Je pensais l'avoir enfin conquis.

Depuis ? Une fois par semaine, parce que je le provoque, le dimanche 20 heures, nous faisons *crac-crac*, comme l'horloge fait *tic-tac*. Pas le samedi, c'est le jour de sortie ; on rentre trop tard.

Je vous le dis en confidence : je me touche ! Je n'en peux plus de cet homme brillant, beau, qui fait se pâmer toutes les femmes de la clinique, depuis ses collègues... jusqu'aux femmes de ménage ! J'ai honte. Lui ? Il passe, le regard haut, fixé sur l'horizon... de sa compétence. Il ne se sent plus, maintenant qu'il est « associé », qu'il a acheté des parts de l'établissement.

Des femmes, il ne les voit pas. Il a mieux. À la maison. Moi.

Ces filles me jalourent. Celles qui sont bien, mais aussi les moches, qui n'ont peur de rien, sont vigilantes,

attentives. « Voulez-vous un café, Docteur ? » ou « Mickael, j'ai fait des gâteaux pour vous ». Quand ce n'est pas un contact rapproché, dans couloir, sombre ou pas.

Je voudrais les réunir, toutes, et crier : « Vous le voulez ? Il est à vous. Essayez-le ! Vous verrez comme il est beau ! »

Je me terre dans le silence et sauve les apparences. Je lui laisse vivre sa *célébrité*, de chirurgien de la main, dont l'expertise est reconnue partout. Moi ? Je suis si jolie. Je n'ai pas à me plaindre. Je n'ai que du bonheur !

Si elles savaient !

Je rage. Toute ma vie repasse devant mes yeux, mon adolescence, mes copains, mes amants... Quand je l'ai vu, je me suis dit : « C'est lui, je le veux ! »

Voilà où j'en suis. Le beau Mickael est debout, immobile, en chemise blanche, à attendre que je le déshabille. Un pantalon au pli impeccable, un *Paul Smith*, que nous avons payé une fortune. Il voulait du *british*.

Je défais sa ceinture, ouvre sa fermeture éclair. Aucun signe *avant-coureur*. Son slip est plat, plat comme la main du mendiant que je suis.

Je les retire, ses chaussettes aussi. À le voir nu devant moi, son organe m'indiquant le sol, la terre, où bientôt nous allons tous reposer, j'ai envie de me suicider !

L'échec de ma vie.

Je le fait passer aux toilettes d'abord. Les soirs de beuverie, il pourrait avoir des problèmes... Je le couche, lui fais des papouilles, me mets sur lui, pose mes lèvres sur les siennes. Mais je ne provoque rien, aucune fermeté de son organe. Je suis refaite, et bien refaite.

Je m'allonge. Il ronfle déjà, emportant mes derniers espoirs.

Je crie : « Si c'est comme ça, je vais me toucher ! » Et, de rage, j'atteins l'orgasme en quelques instants. Je hurle, fort, j'en rajoute. Qu'il sache que c'est bien. Sans lui.

Les voisins aussi. Qu'ils le sachent !

Il ronfle toujours. Je me lève, je vais me doucher, pour me calmer.

Quel idiot. On m'a tendu vingt cartes de visite, « Dr Untel », « Pr Untel » & so on... Que du beau monde.

Si j'étais avec eux, je me sentrais bien, désirée, aimée. On me dirait des mots gentils. Je ferais l'amour, plusieurs fois de suite, comme des ados !

Mes mains sont vides. Je n'ai pris aucune carte.

Je pleure... de ma bêtise.

J'en ai assez. Je vais le garder, pour les soirées, pour l'argent aussi, mais je vais me faire des *à-côtés*.

Première étape, trouver du travail ! Depuis que je suis mariée, je n'en ai plus. Je me suis dit : « Une femme ce chirurgien, cela reste à la maison... Je ne suis pas assoiffée d'argent. » Avant, j'ai fait des petits boulots, psychologue en institution. Pas bien terrible. Là, il me faut autre chose. Je vais travailler en entreprise, dans les relations humaines, et je monterai dans la hiérarchie. Je serai cadre et j'aurai du fric, à moi. Je ferai les magasins, du shopping, je sortirai avec des amies, j'irais à Paris. Il faut trois heures, par l'autoroute. Je passerai la nuit à l'hôtel, seule ou pas. J'irai voir les musées, la mode, les théâtres. Je pourrais même mentir...

Lui ? Il n'a pas le temps, il est fatigué, ça ne l'intéresse pas.

Je suis idiote d'être *oisive*. Toutes les femmes ont une vie à elles. Quand je dis que je ne fais rien, elles pensent que je cache. Elles me croient *pute*. Elles me fuient.

Il faut que j'aie un métier, comme tout le monde. Pour être indépendante ! In-dé-pen-dan-te !

Là-dessus, forte de ma résolution, je sombre dans le sommeil. Malgré le ronflement de mon mari.

2. Un peu serrée du haut

Le lendemain, quand je m'éveille, Mickael est déjà parti. Ayant cogité tard dans la nuit, je me suis endormie au petit matin. Il est déjà plus de 9 heures. Prenant mon café, je regarde les offres d'emploi sur Internet. Il n'y a rien dans les environs. Relations humaines ? Dans le médical ? Un labo pharmaceutique recrute des présentatrices. Il fait des produits naturels, en parapharmacie, qui me plaisent bien, et des médicaments sérieux, non remboursés par la Sécu, dont les tarifs sont libres, avec une certaine marge. Pas de risque de faillite immédiate.

Avantage, il est loin, 50 minutes par l'autoroute. Mickael n'y sera pas connu. Je tiens à avoir les coudées franches. Présentatrice, c'est un métier idiot, mais j'ai de l'ambition. Je vais tâcher d'avoir des contacts pour grimper vite.

Afin d'éviter les ennuis, je remplis le dossier à mon nom de jeune fille *Béryl Vasseur* et me déclare célibataire. Si Mickael s'en aperçoit, je dirai que c'est une erreur de leur part.

J'appelle pour confirmer. Dossier reçu. Sélection demain à 9 heures. On ne peut plus rapide. Que vais-je mettre ? Jupe assez courte, pas trop. Haut un peu décolleté, pas trop.

Dès que rentre Mickael, je lui dis mon projet. Il répond : « C'est bien, tu vas prendre l'air. » La leçon d'hier soir a porté. Il regarde la page Internet du Labo : « Ils ont beaucoup de choses. Du grand-public. » Traduction : « Tout juste bon pour une femme ».

Le lendemain, lever 6 heures 30, en même temps que Mickael. Je prends de la marge. Trajet sans histoire. J'arrive, bâtiment blanc, moderne, dans une zone d'activité. Je me présente. Salle d'attente, nous sommes dix. Je suis, sans conteste, la mieux de toutes. De loin. Nous passons une série de tests sur écran. Je suis à l'aise, il y a beaucoup de questions « relations humaines ». Comme je l'imaginais, l'analyse des réponses est immédiate. En sortant de la pièce, je croise une femme qui porte des dossiers. Le mien est au-dessus, je vois ma photo. Elle me toise avec insistance, de la tête aux pieds et s'en va.

On nous appelle, l'une après l'autre. J'attends. J'entre enfin dans le bureau marqué « Recrutement ». C'est la femme que j'ai vue. Elle me dit : « Vous avez fait psycho ?

Vous connaissez le Dr *** ? » Bien évidemment, c'est un des psychiatres qui nous ont enseigné, à l'École, à Paris. Le reste de l'entretien est sans histoire. On me demande mes émoluments. Je donne un chiffre, de niveau avec le poste, en disant que ce n'est pas mon premier souci, que j'aime leur entreprise et que j'espère bien progresser. Je sors et retrouve les autres candidates. Et là, second entretien, par un homme cette fois, qui me « travaille » en profondeur. Il n'est pas insensible à mes charmes, mais reste distant. Je garde une allure très professionnelle, et répond assez brièvement aux questions. Pour montrer que j'en ai *dedans*.

À la fin, cet homme me dit : « On vous rappelle. » Voyant ma mine déconfite, il me regarde, entre pitié et... intérêt. Il finit par me demander : « Vous habitez loin » – « Oui, à ***, c'est rapide en prenant par l'autoroute. » – « 15 heures 30, tout à l'heure, ça vous va ? » – « Parfaitement, je vous ai réservé ma journée. » – « Bien, Mademoiselle. Nous vous attendons. Mais, attention, cela ne veut *rien* dire. » Il insiste bien sur le « rien ». Je fais celle qui a compris.

Je sors, prends ma voiture et je vais au centre-ville, la zone piétonne que je connais. J'aime bien, il y a là une très

vieille maison à colombages, qui n'a pas brûlé en 44. Une vraie merveille. Et plein de boutiques de mode.

Je déjeune d'un kébab et, à 15 heures 25, je suis là. Quand je dis mon nom, on m'envoie dans une tout autre direction que ce matin. Un long couloir, puis une salle d'attente, toute petite et assez discrète, à l'atmosphère feutrée. Je suis seule. À l'heure précise, on me reçoit. Un homme et une femme. Ils m'observent avec la plus grande attention durant les quelques mètres qui me séparent de leur bureau. Je m'efforce de marcher d'une manière calme, sans excès. La femme a l'air sévère mais, quand elle me donne la main, elle est vigoureuse et pleine d'entrain. L'homme, plus en retrait, n'est pas moins vigilant. Tous deux me posent des questions sur mon parcours, mes souhaits et ambitions. Je réponds précisément sur mes capacités. Je suis ouverte à toute proposition. Quand j'ai fini, ils me saluent avec un : « Ne vous éloignez pas. » Je pars, cinq minutes, pas davantage, et on me rappelle. La femme me dit : « On vous prend. » Elle ajoute : « Vous travaillerez en uniforme. Si vous avez un moment, passez au Service du Personnel. » Ils me tendent un dossier sur le labo, en épais papier glacé.

Je passe au dit service, on me dirige vers le bureau : « Direction du personnel ». Une femme me reçoit. Même

chose, bureau en longueur, et je dois, là encore, faire quelques pas. Elle me parle d'une formation que je dois suivre. Une session commence lundi de la semaine prochaine. Cinq jours, 9 heures – 17 heures, repas pris sur place. Elle m'envoie au service « Couture » et me dit : « La formation se fait en habit de ville ».

Je pars essayer l'uniforme. Le tissu est bleu clair, je n'aime pas trop, mais la coupe est moderne. Un peu serrée du haut. On me fait signer un récépissé. On me conseille de le laisser sur place, au vestiaire, comme le font les autres.

Je reviens chez moi, heureuse d'avoir été prise, mais bien décidée à ne pas rester au bas de l'échelle.

Je ne détaillerai pas la formation, sauf que mon allure détonne. Les autres filles sont bien, certaines très bien, mais... elles n'ont pas mon style. Mon visage, mon regard, ma silhouette. J'ai quelque chose qui plaît, ou déplaît, aux femmes. Je ne les laisse pas indifférentes. Certaines me giffleraient, d'autres voudraient faire amie-amie. Là, elles sont en groupe, cela devient *tactile*.

La formation est interactive, en un « jeu de rôle », et nous devons prendre, tour à tour, notre rôle ou celui du médecin qui vient nous voir. Les filles pouffent quand je joue « le Docteur ». Elles murmurent : « Tu viens pour

coucher ! Pour coucher ! » Je fais celle qui n'a rien entendu.

Courte formation théorique, puis débriefing. Je n'ai pas grand mal, car je suis certainement la plus diplômée. Le prof, une femme, m'a repérée. J'ai le sentiment de ne pas être à ma place. Bonne raison pour que je déplaie, et même être vidée. Il faut donc que je monte le plus vite possible, que j'arrive à mon *niveau de compétence*.

Le travail commence par un salon, à Paris, Porte Maillot, Palais des Congrès. On nous emmène en car, à une vingtaine de filles. Départ à 6 heures. Durant le trajet, de deux heures, nous avons droit à un petit-déjeuner puis une explication vidéo. On nous rappelle les principales lignes. La boîte est une entreprise familiale, française, indépendante, sérieuse, toujours avec la même équipe autour de son créateur. Une approche centrée sur la nature, les traditions et le terroir, loin du mercantilisme et de la recherche du profit, mais innovante par des produits-phare, comme le ***, dont tout le monde parle, etc., etc. Un discours que nous devons décliner à notre manière, nos mots, sans slogans, mais dans l'esprit du labo, etc.

Nous arrivons à Maillot après quelques encombrements. Le salon n'ouvre qu'à 10 heures, le temps de bien nous mettre en place. Nous montons à l'étage, nous

nous mettons en uniforme et entrons dans le grand hall où est notre stand. Un des accompagnateurs (ils sont trois) s'approche de moi : « Mademoiselle Vasseur ? » Comment sait-il mon nom ? Il me dit : « N'ayez aucune crainte, cela se passera bien. Je serai là, de toutes les façons ». Je n'ai aucun doute sur son intérêt pour moi, mais je m'efforce de faire la timide. Pas trop tout de même.

Nous suivons la monitrice et arrivons au stand. Je suis grande, dans notre petit groupe, mais pas la plus grande. Il y a une blonde, l'allure suédoise, qui me dépasse. Elle frise le mètre 80. Quasi imbattable. Elle me fusille du regard, des yeux bleus glaçants à mon encontre. Compris 5/5 : il faut que je change de job.

Il y a là trois hommes, les présentateurs « techniques » des produits. Costume sombre, assez bien faits de leur personne. Pas tout à fait mannequin, mais presque. L'un d'eux s'approche : « Madame Béryl Vasseur » (j'ai mon prénom sur le badge de mon uniforme, mais pas mon nom). Il a donc cherché mon dossier. Je souris aimablement. Il continue : « Soyez très professionnelle. C'est important. Notre labo fait également de la parapharmacie. Dans le milieu médical, cela ne fait pas très sérieux. » Il ajoute : « Vous connaissez les médecins, recadrez-les. Avec douceur, bien évidemment. Ils ont

tendance souvent à diverger. » Je le regarde, son regard est clair : « Mlle Vasseur, vous venez pour coucher. » Je souris. Je suis la seule à qui il ait dit ça. Il a des vues sur moi. Confirmation : il termine par un « Nous aurions peut-être quelque chose à vous proposer. »

Son regard descend sur... Zut, mon bouton du haut a lâché. Je dis : « Désolé, j'ai dû mal le mettre. » Il sourit.

Le reste du congrès est classique. Ma première intuition était la bonne : nous sommes les faire-valoir de ces messieurs, moi particulièrement. Je suis donc bien repérée par les trois mâles, mais aucun n'ose le « Béryl, votre numéro de téléphone. » Le premier jour, non. Cela ne se fait pas.

3. Je mets le *tintouin*

Le Labo et moi sommes bien d'accord : je ne suis pas à ma place. Mais, pour arriver à ce qui me conviendrait, il faut bien commencer par quelque chose... Les réflexions de mes collègues confirment mon intuition : elles ont des qualités, mais pas vraiment d'ambition, ni les moyens de la mettre en œuvre. Moi, cela me tarade. Je dois vite grimper dans la hiérarchie. les moyens orthodoxes ne sont pas les plus efficaces.

On vous dit que, pour une femme, le physique fait mieux que les compétences. Non, la séduction n'est pas la meilleure formule. Il me faut faire preuve d'intelligence, et plus encore d'innovation...

Le labo reste machiste. À la tête de notre Division commerciale, il n'y a que des hommes. Les femmes apparaissent « plus bas ». Mais, entre elles et moi, il y a une marge, que je vais tâcher de réduire dans les plus brefs délais. Il me faut des idées *agressives*, puissantes.

Après tous les *speechs* que j'ai subis, m'est venue l'idée de créer une division « Intelligence promotionnelle », développer des techniques d'influence, pour induire une

opinion très favorable sur nos produits chez les médecins, et même une réelle conviction sur leur grande qualité.

Le problème, chez les Français, est qu'ils ont peur. Peur du nouveau, de l'inconnu, du qu'en-dira-t-on, de se mettre en avant, de sortir du lot, de susciter des jalousies (à mort...), etc. Je n'ai pas la possibilité d'avoir peur. C'est un luxe au-dessus de mes moyens.

Chez moi, c'est l'inverse, je fais peur ! On me dit toujours « oui », ou presque Quand un homme a des yeux de chat effarouché, *j'adore*. Avec une femme, c'est tout blanc ou tout noir. Jalouse, elle a des yeux à tuer un bœuf. Et là aussi *j'adore*...

Je vais donc voir notre « cheffe » (Audrey), celle qui nous encadre. Elle est plutôt positive. Mais face à mon idée d'influence : « Cela n'est pas votre rôle, Béryl. Vous êtes là pour présenter ce que font nos supérieurs hiérarchiques, ceux qui connaissent la chimie et les plantes. Notre directeur, celui qui a fondé la boîte, part à la retraite dans quelques mois. Je serais étonnée qu'il veuille se lancer là-dedans avant de partir. C'est un trop grand changement. Le labo a un capital de confiance, il n'a pas besoin de ça. Et puis, votre idée n'est pas très morale. »

Je n'ai pas parlé de changement, c'est d'elle. Audrey a peur que je lui prenne sa place ou, pire, que je monte au-

dessus d'elle. Le patron est un homme qui a beaucoup de dynamisme et d'idées. Mais il est entouré de hyènes rapaces qui font barrage. Et là, sauf à coucher jusqu'au dégoût, je ne peux passer outre.

Je dois procéder avec élégance, il me faut faire sans Audrey, mais ne pas la foisser.

Nous avons un congrès particulièrement important pour la boîte. Qui nous accompagne ? Audrey et sa supérieure hiérarchique, mais aussi le *Chef des Organisations commerciales*, au-dessus d'elle, celui dont j'ai besoin. Pour une fois et compte tenu de l'enjeu, il se déplace avec nous. Avec nous, c'est beaucoup dire, il est en première dans le TGV, et nous n'avons que des secondes. Voyager avec lui dans même wagon me mettrait (au moins) vingt copines en travers de la route. Elles disent déjà que je suis une pute. En haut lieu, on ne les croit pas trop. Il ne faudrait pas les convaincre.

J'ai préparé mon congrès. J'ai des idées-choc. Les naïfs, les *has-been* vous disent : « Une chose secrète, il ne faut pas en parler. » Grave erreur. Si une chose est vraiment nouvelle et qu'on n'en parle pas, elle disparaîtra avec les millions d'idées géniales que notre Humanité a portées. Il faut, au contraire, la tester en vraie grandeur. Et, pour cela, il faut en parler beaucoup et partout.

Je développe donc mon idée d'*influence* auprès des copines, dans le TGV. Nous sommes à des places « Club 4 », en vis-à-vis, j'ai un auditoire captif. Les filles sont ravies car, je leur dis, en bref, comment avoir prise sur les hommes, sans qu'ils s'en aperçoivent. Elles me donnent mille conseils, dont quelques uns sont bons, voire excellents. J'avais un visage, j'ai maintenant une *tête* !

Le trajet en train (deux heures) n'a pas été perdu pour moi. J'arrive à destination gonflée à bloc ! Le centre de congrès est en face de la gare (d'où le TGV). Quand nous aurons un petit moment de libre, j'irai dans une librairie, afin de potasser « mon » sujet, sur lequel j'ai beaucoup d'idées. Je dois maintenant me taire. J'entre dans le travail de fond.

À l'arrivée, au moment où je quitte le wagon, sort de celui d'à-côté, Benoit M***, bel homme, 35 ans, chef de la *Division Produits*. Il me sourit. Je ne le connais pas vraiment, j'ai dû le voir trois ou quatre fois, aux réunions du labo. Il s'arrête sur le seuil, et moi aussi. Nos regards se croisent, puis, il s'en va. Je le regarde s'éloigner. Il a rejoint ses collègues, se tourne à nouveau vers moi... longtemps.

Je ne suis pas sous ses ordres. À Maillot, il m'a parlé, en passant au stand, rien de plus. Il m'a posé une question,

une seule, je lui ai répondu. Les hommes étant souvent gentils avec moi, je ne lui ai pas porté une particulière attention.

Il faut dire que, aujourd'hui, il a du recul. Je suis seule (les copines s'éloignent), il me voit, de profil, dans un uniforme un peu étroit, moulant mes formes, à tous les niveaux. La jupe s'arrête assez haut et met en valeur mes longues jambes. À 20 mètres, télescope inutile !

Zut, mon bouton a sauté. Je pose ma valise cabine à terre, le rattache et, en courant, je retrouve les filles. Elles marchent vite. J'ai pris des chaussures plates (les talons hauts sont dans mon sac) pour être confortable, même sur les pavés de la vieille ville.

Un car nous attend. Nous avons un topo du patron à la CCI [*Chambre de Commerce et de l'Industrie*], car il contribue à la vie économique régionale. Durant le (court) trajet, la cheffe nous explique, une fois de plus, la topographie du Centre. Je serai au stand, non à cause de mes compétences, mais de mon physique. Je sers à *accrocher* les médecins.

Quand je sors du car, Audrey me redit : « Béryl, on attache le dernier bouton, même si ça serre un peu. » Mais, là, manque de chance, il est bien mis. Simple rappel de

mon échange avec Benoît M***. Elle m'a vue. Désolée, Audrey, j'ai besoin d'air, je suis asthmatique *de là*.

Topo à la CCI, sans incident notable (je cherche à me faire oublier), puis retour au Centre de Congrès. Je ne vois pas mon Benoit de la journée, mais toutes mes pensées vont à lui. Il est avec les pontes. Mais le soir, cocktail général. Nous y sommes invitées, pour promouvoir la Maison auprès des convives. Et là, *l'élu de mon corps* vient à moi : « Béryl, on m'a dit que vous aviez une idée. » Je suis abasourdie. Mon projet ne le concerne pas. Il me dit : « Vous auriez une méthode... » Puis, tout de go : « Voudriez-vous un peu de champagne ? » Nous n'y avons pas droit. Mais, venant d'un chef, je ne peux dire non.

Il semble très au courant de ce que j'ai dit ce matin dans le train. Il me pose des questions précises, mais il a surtout des yeux sur mon dernier bouton, qui a encore sauté. Je le referme en m'excusant. Il ne m'écoutait déjà plus. Je continue : « Nos produits, du moins certains, ne sont pas génériques... » Il ouvre des yeux ronds, fixés sur mes lèvres. Pour que ces yeux remontent vers les miens, je parle un peu plus fort : « Nous pouvons donc appliquer les tarifs que nous voulons. Je pense, en particulier, au ***, qui n'est pas assez mis en valeur. » Au niveau de ma

fonction, de telles paroles sont déplacées. Je n'ai aucune opinion à avoir. Mais, dans un moment de violente déprime, une collègue bien placée, m'a ouvert son cœur... sur les *hautes sphères* du Labo. J'ajoute : « Tous nos produits sont fabriqués en France. Et non en Inde, ou même en Chine, comme nos concurrents. Avec la crise, et le chauvinisme montant, c'est sur le mot *France* qu'il nous faut jouer ! Nous pouvons, à partir de ce ***, le faire monter l'ensemble de la gamme. »

J'ai réussi, son regard se fixe sur mes yeux et... nous nous plaisons ! Je prends l'air sévère, de celle qui n'a rien vu et je poursuis : « Nous avons une licence pour l'artémisia et, au Centre de Recherche nous travaillons, en sourdine, sur les banisteriopsis, ce qu'on appelle l'ayahuasca, ainsi que sur les psychotria... » Je marque une pause, car il perd déjà son souffle. Je bois une goutte de champagne. Lui s'enfile la coupe, d'un trait. Il a vraiment soif ! Il me dit : « Béryl... Non, Mademoiselle Vasseur, continuez, vous m'intéressez... » Je baisse les yeux, car il va me tomber dans les bras. Je dis, à voix basse : « Tout cela, c'est... en phase de test. Ce n'est pas trop autorisé, en France. » Ses yeux ne me quitte plus. Une serveuse passe, s'étonne de son immobilité. Je saisis une coupe de champagne, lui donne. Il la prend comme un automate. Il boit une gorgée, et dit, d'une voix cassée :

« D'où tenez-vous ça ? » – « Demandez au patron. » Je protège mes *honorable correspondants*, règle du métier !

La serveuse repasse avec des apéritifs, Benoit *** m'invite à me servir, il en prend un, me regarde au fond des yeux, très perplexe. Qui suis-je ? Une Mata-Hari, qui espionne en couchant, ou l'inverse ? Bref... il se méfie de moi. Mais la curiosité prenant le dessus, il hésite : « C'est... tout que que vous aviez à nous dire... » Et moi d'ajouter que l'herboristerie nous rattache à nos ancêtres, mais que cela fait bobo, qu'il faut se démarquer des Verts, qu'en Inde ils retournent à leur patrimoine, très recherché... que la recherche pharmaceutique occidentale, c'est fini ! Bref, je mets le *tintouin*, dans son esprit... Je l'emmène au lit quand je veux.

4. Promo canap'

J'ai un problème. Les hommes avec moi prennent un coup de chaud. Je n'y peux rien. Mais toutes les espionnes vous le diront. Pour garder un contact efficace, il ne faut pas que sa température monte de trop. Sinon, on a le *syndrome chinois*, le cœur du bonhomme fond et c'est la cata !

Dans ce cocktail, il y a plein de monde. Le regard de Benoit *** n'est plus vraiment serein. Il me faut le quitter. D'urgence. Audrey, ma cheffe, me lance, de loin, un œil noir. Je dis : « Monsieur, je suis désolée de vous avoir pris tout ce temps, il faut que j'aille travailler. »

Je ne suis pas très bien non plus. Mon cœur bat à tout rompre. Je suis obligée de courir aux toilettes. C'est l'émotion. J'ai la gorge sèche, en feu. Je bois sous le robinet. Dans la glace, zut, il a encore sauté. Je raccroche sérieusement mon bouton. Je pousse la porte et... tombe sur Audrey. Coucher ? Madame, vous n'y pensez pas ! Je retourne au stand, avec les autres hôtes. Sauf qu'on me prend pour un attrape-mouche, les médecins se collent à moi et je suis obligée de les dispatcher auprès des autres filles.

Le soir, rien de rien, dîner en ville, toutes ensemble, avec Audrey. La hiérarchie est ailleurs.

Le lendemain, quand j'arrive au stand avec les autres, en venant de l'hôtel, sur qui je tombe, par le plus grand des hasards ? Benoit, qui me dit : « Vous êtes bien cachotière. Vous avez parlé... dans le train... de... Comment vous dites ? ... *Influence* ? Cela veut dire quoi ? » Il a des yeux creux, il n'a pas dormi cette nuit, et j'en suis ravi. Les copines lui ont tout dit, suffisamment en désordre pour qu'il soit obligé de me voir. D'urgence. Elles ont pensé : « Il faut répéter. Si c'est bon, tant pis. Si c'est mauvais, tant mieux. Elle et ses gros seins, on n'en entendra plus parler. »

Benoît *** insiste : « Le patron aime bien les idées de la *base*, qui n'ont pas encore été formatées. Pouvez-vous m'en écrire quelques lignes ? » Je fais l'étonnée, celle qui n'a rien vu venir. Un petit air à faire craquer les hommes.

Vous, ami lecteur, m'inciteriez à la prudence : « Ce Benoit va prendre vos idées et les présenter pour les siennes, et vous n'aurez plus qu'à vous *les brosser*. » Sauf toutes les copines m'ont entendue et continuerons à le répéter ; il l'aura alors *dans le baba*. D'où l'intérêt de parler... beaucoup, à tout le monde.

Benoit ajoute : « Je demande à Audrey de vous laisser tranquille une heure. Ça vous suffira ? Apportez-moi ça pour le repas. » Je fais un « oui » hésitant, comme s'il me demandait l'impossible. Mais j'ai une idée très claire et devrais la mettre rapidement sur le papier.

Je croise ma cheffe (Audrey), qui me fait un clin d'œil. Le lit s'approche à grand pas. Mais, quand un boss (Benoit) a *dit*, personne ne dit plus rien. Il n'est que 9 heures. Elle me libèrera à 10 heures pour que je fasse le topo. Je dois auparavant j'assurer l'accueil, avant le début des conférences. Je reçois les médecins qui s'approchent du stand, je réponds à mille questions (toujours les mêmes), avec un sourire agréable, sans plus. Leur attention est des plus distraite, car, ce qu'ils veulent... c'est passer du temps avec moi, et surtout être *vus* avec moi. Ma technique est alors toujours la même, je rejoins une *copine*, introduit la conversation entre eux, la présente comme spécialiste de la question, et je m'esquive.

Je repasse dans ma tête la méthode la plus appropriée pour rédiger mon projet. Dire suffisamment pour être convainquante, mais pas trop, pour pas qu'on me le pique. En un quart d'heure, et quelques brouillons, mon projet est structuré avec : « Grand I, Position du problème, Grand II, Mise en place et procédures, Grand III, Résultats

escomptés et calendrier estimatif. » Benoit est dans ma poche, mais il peut en sortir aussi rapidement.

Je lui donne le papier à 11 heures, de ma plus belle écriture. Trois feuilles recto seul. Il lit en travers et semble intéressé. Mais il se limite à « c'est bien » et me remercie, sans même sourire. Je suis effondrée. Pas longtemps. Il s'éloigne à peine qu'il se retourne. Et, là, dans son regard, je vois que ma promo est... déjà plus concrète.

Je retourne au travail. Nous avons, à midi, par roulement, un lunch. Je n'entends parler de rien. Sauf que, dès 15 heures, qui ai-je sur mon chemin ? Benoit, qui me dit : « J'ai vu Audrey, elle est d'accord pour je vous prenne de temps en temps. » Il s'en va, sans rien ajouter.

« Prendre », en français, a de multiples sens. Simples réunions, rencontres informelles, échanges discrets, ou déjà un certain approfondissement personnel. Je me calme. Je me calme. Je respire. Il est brun, il est beau. Mais attention, à courir trop vite, on tombe. Ce pourrait être fatal.

Je reviens à mes collègues. Le stand est vide de médecins, car ils sont dans les petites salles et les deux amphis. Ils assistent aux forums et autres présentations scientifiques. Je discute avec les filles, et parviens à oublier « mon homme » quand... qui vois-je encore

arriver ? Toujours le même, qui me dit : « Je vous emprunte, juste un instant. » Mes copines murmurent, en chœur : « Au lit, Béryl. Au lit ! ». Heureusement, il est déjà loin devant moi.

Il m'emmène dans un petit bureau, où nous ne sommes pas seuls. Il y a là un homme et une femme. Benoit me fait les présentations : « Vous connaissez Cindy P***, de notre division *International*, et Hugo L***, du pôle *Gestion des ressources*. » Je serre les mains, avec le sourire, mais je m'interroge : pourquoi eux ? Benoit décrit rapidement mon projet, le situe dans le labo et me passe la parole. En bref, je passe un bilan de compétence, un examen en bonne et due forme. Si je rate, je pars.

Je sors le grand jeu, l'air sévère, car ils doivent oublier (un instant) mon physique. Je mets en lumière le ban et l'arrière-ban de mes ressources personnelles. Pas un sourire de leur part, mais ils prennent des notes.

Benoit, dans tout ça ? J'évite de le regarder, passant de l'un à l'autre, comme on m'a appris à l'École, pour qu'ils se sentent tous concernés. Ils posent quelques questions, montrant qu'ils ignorent (presque) tout de l'*Influence marketing*, de la visibilité, la pertinence, l'authenticité, l'importance des signaux. Ce je sais... depuis quelques jours. J'évoque prièvement les bases du marketing,

Skinner et le conditionnement, Rogers et la psychanalyse, etc. Au bout d'un vingtaine de minutes, j'ai fini. Quelques questions, basiques. On me remercie, je serre les mains, et Cindy me raccompagne à la porte. J'ai la tête en ébullition.

À 18 heures 30, nous fermons. Lorsque j'aide à ranger le stand, *mon* Benoit se présente et me tire à l'écart : « J'aurais encore quelques questions à vous poser. Serait-ce possible ? » Je commence à m'inquiéter. Il me colle vraiment. Tout le monde doit le voir. Ce n'est pas bon.

Je vais à la rencontre d'Audrey, pour m'enquérir de notre emploi du temps de la soirée. Réponse : quartier libre, aucune obligation. Sauf qu'elle me parle avec des yeux d'un noir... qui ferait peur à un loup. Ledit Benoit s'est séparé de sa femme récemment, mais d'autres filles sont sur les rangs. Elles passent avant moi. Elle en particulier !

Sauf que je n'y suis pour rien. C'est lui qui demande.

Benoit me propose : « Nous pourrions avoir un échange informel autour d'une boisson, en ville, pour préciser quelques points, que vous n'avez pas assez travaillé. » – « J'ai le temps de me changer ? » – « Je vous attends. » Dix minutes après, je le retrouve à la porte d'entrée. Robe sympa, correcte pour le soir, pas provoquante pour un sou.

Nous marchons un petit moment, car je le sens perplexe. Il réalise que... nous ne devrions pas être ensemble. Mais sa hiérarchie le pousse à avancer. Quand une idée est dans l'air, il faut l'exploiter. Si ce n'est pas le labo, d'autres le feront. Il veut aller vite. Sauf que je suis une femme, et même une jolie fille. Manque de pot.

Il ne tient pas à ce que notre petit échange se fasse aux yeux de tous. J'ai mis mes chaussures pour affronter une épreuve d'endurance. Il se fatiguera avant moi.

Nous trouvons, dans une rue pas trop passante, un petit café où nous devrions être assez tranquille. Nous nous asseyons à l'intérieur, un peu à l'écart. Il me dit : « J'aimerais avoir quelques éléments de votre cursus. » Je parle de mes études, de mon Mémoire et des stages en entreprises que j'ai effectués, en anglais, mais en France, dans une boîte américaine spécialisée dans les campagnes « agressives ». Il me pose beaucoup de questions. Il a bien identifié les problèmes que posent ma démarche. En même temps, il n'est pas insensible à ma personne. Est-ce que je suis en train de m'exciter pour rien ? On m'a souvent dit : « Béryl, dès qu'on te voit, on a besoin de ton téléphone ». Donc, prudence.

En une heure de *talk*, autour d'un jus, il est presque aussi savant que moi. Je ne sais pas m'arrêter. J'ai les

sources, qu'il n'a pas, mais il pourrait les trouver. Il se lève : « Vous permettez ? ». Il part, son smartphone à la main, laissant sa serviette sur la table. En confiance. Je me concentre sur mon *drink*, un cocktail de fruits. Il revient après 10 minutes, une éternité. À son air grave, je devine qu'il a eu le *Boss*, direct. Il me dit : « J'ai aussi demandé à Audrey si elle avait besoin de vous. Elle n'a pas répondu. Mais comme elle n'a rien dit... » Cette femme a compris. Lui, non, car il conclut : « Nous avons du temps pour travailler. »

Nous discutons un instant et il propose : « La Maison nous offre le dîner. » – « Merci bien, mais ce projet peut attendre... » Il me regarde d'un air pantois, comme si je coupais la relation. Je lui souris. C'est un homme timide, à cent lieues de mes *besoins*. Nous sortons et marchons un peu. L'air me fait du bien. Nous arrivons à un restaurant de belle allure et il dit : « On attend de nous un document précis. » Problème, le labo est si grand que le patron n'a aucune idée sur moi ; il pense à une petite grosse à lunettes, intello en diable.

Benoit ajoute, pour me convaincre de son honnêteté : « Je suis venu ici l'an dernier, c'est très bon. » Grand standing. Sitôt les plats choisis, avec son conseil éclairé, il entame la discussion. Mais au lieu de notre projet, il me

parle de sa propre carrière, de ses malheurs aussi. Il est presque à *confesse*. Je compatis. En moins d'une heure, nous sommes de *grands amis*. Le dîner est à la hauteur des attentes, léger pour ne pas peser sur l'estomac, des saveurs variées pour égayer l'esprit...

Benoit réalise alors... toute l'ambiguïté de la situation. Nous avons dévié d'une réunion de travail à un échange personnel. Il me dit encore : « Votre projet m'intéresse, nous allons le travailler. » Mais ses yeux révèlent : « Votre physique me démange, nous devons l'explorer... » Il découvre... que je ne lui opposerai pas beaucoup de résistance.

Dernière tentative pour replacer notre échange sur le plan du travail : « Je ne devrais pas vous le révéler, mais le Grand Boss s'intéresse à votre projet. Ceci n'a rien d'officiel, bien entendu. Vous ne le dites pas. Promis ? » Bref, en voulant corriger, il nous unit par un secret. Je hoche la tête, avec grand sérieux. Mais nos yeux se pénètrent et toute idée de travail se dilue... Il n'est que 22 heures, nous pouvons encore nous quitter, mais il faut le décider. À temps.

Il semble très mal à l'aise. Sa chair est faible... très raible. Nous avons fini. En payant avec sa carte bancaire, il remarque : « À cette époque-ci, les soirées sont

longues. » Il a voulu faire une remarque banale, mais il dit que... nous avons largement le temps de coucher avant la nuit.

Nous sortons et il me demande : « Vous avez une chambre à l'Hôtel *** ». J'acquiesce, et lui d'ajouter : « Le standing est bien, mais on fait mieux. Pour ce que vous apportez à la Maison, c'est un peu dommage. » Oui, Monsieur, très dommage, surtout quand j'y suis seule. Il conclut : « Je vous ramène en taxi. » Aimable de sa part, sauf que, dans le taxi, je lui prends la main... Il me la laisse, douce et chaude, soumise.

L'Hôtel où nous arrivons est un trois étoiles NN, le sien. Il me dit : « Au revoir et à demain, le taxi vous ramène chez vous. Le labo paiera. » Sauf qu'il n'a pas retiré sa main de la mienne et que toutes deux se sentent vraiment bien ensemble. Il me regarde, je le regarde... Il dit : « C'est vous... » Il allait dire une bêtise. Il tend sa carte, tape le code sur la machine et nous sortons du taxi. Ensemble.

Une fois dehors, il me dit : « Cet hôtel est très bien ». L'homme au comptoir demande : « Monsieur et Madame... ? » Il n'a jamais vu Benoit. Il donne son numéro de clé. Nous prenons l'ascenseur, dans un silence pesant. Nous sommes seuls. Je lui prends la main, elle est

moite. Quand la porte s'ouvre à l'étage, je la lâche... S'il y avait quelqu'un.

Couloir vide. Il ouvre sa porte. La chambre est grande, avec un lit *king size* ; la décoration, simple, est de bon goût. Benoit murmure : « Nous nous voyons en amis. Je ne peux vraiment rien pour vous. » Oui, mon gros nounours, j'ai juste un besoin urgent. Il me dit : « Les toilettes sont là. » Quel homme prévenant !

Sa gêne est palpable, il veut me voir disparaître. Pour réfléchir. J'y vais, puisqu'il le demande.

Dans la salle d'eau, je vérifie mon maquillage, prends mon temps, pour qu'il puisse se décider. Quand je reviens, son ordinateur est ouvert, il tapote sur le clavier. Je ne dis rien, retire mon pull. Ma robe est seyante, sans plus, car je l'avais dans le train. Petit décolleté de rien du tout. Presque une nonne... en vadrouille. Les filles ont l'œil, la hiérarchie aussi. Il arrête l'appareil et dit : « Veuillez m'excuser, J'ai toujours à consulter... » Il ferme le capot et me fait un sourire.

Nos yeux se retrouvent... Mais je sens, dans son regard, beaucoup de gêne. Il sait que nous allons coucher. Forcément. Mais il ne s'est pas encore fait à l'idée. Il a l'impression que je lui force la main.

Je m'assieds à côté de lui. Ce n'est pas confortable d'être debout, et que lui ait besoin de lever les yeux. Je lui demande s'il vit seul. Oui. Il me dit, en quelques mots, ses malheurs avec son ex-épouse. Il est important qu'un homme se confie à une femme. Ça le rend réceptif. Je lui avoue que je suis mariée, mais que mon mari me délaisse. Nous sommes deux abandonnés qui se complètent.

Il remarque, d'un air interrogateur : « Il fait vraiment chaud. Ou c'est moi ? Ne trouvez-vous... Tu ne trouve pas ? » Je regarde vers le plafond en disant : « Je vais monter la clim... » Il rit : « Non, on va avoir froid... Vous me faites... tu me fais beaucoup... d'impression. »

Il baisse les armes, mais ne veut pas aller trop vite. Je regarde sa chemise, d'un blanc impeccable, sans un pli. Je lui dis : « C'est un tissu anglais ? » Il acquiesce : « Très agréable, oui. » Je n'ose étendre le bras, pour vérifier. Un peu tôt.

D'un regard, je sens qu'il va mieux. Je prends sa main et la pose sur ma cuisse, découverte. Il se laisse faire. Elle tremble légèrement, puis se calme. Je le laisse doucement venir à moi...

Il se relève, moi aussi. Nous nous approchons et... je pose mes lèvres sur les siennes, je le prends par la taille. Il s'écarte en disant : « Béryl... »

Ça suffit ! À ce stade, il ne faut plus traîner. C'est moi qui le saisis, je l'embrasse avec fermeté. Il résiste, puis s'abandonne. Ma langue rencontre la sienne et elles se comprennent mutuellement. Je me retire.

Il me regarde, avec un air de chien battu. J'ai sans doute été un peu vite. Au travail, pourtant, il ne semblait pas si timide. C'est bien lui qui a fait les premiers pas. Le prétexte du dossier à construire ensemble l'a trompé. Pourtant, que je sois une « Mademoiselle » aurait dû l'avertir. Il n'y a, tout simplement, pas pensé.

Je pars m'asseoir sur le lit. Il reste debout, pantois. Puis, enfin, il s'approche et... met sa main sous le haut de ma robe, qu'il écarte. Il prend l'autre et mes deux épaules sont découvertes. Sauf qu'il ne peut aller plus loin. Il faut qu'il défasse la fermeture-éclair, dans mon dos. Je me lève et l'embrasse à nouveau. Doucement cette fois. Il en profite pour ouvrir ma robe et, quand je me dégage, elle glisse sur mes bras, découvrant mon soutien-gorge. Je suis une femme prévenante. J'ai pris un ensemble de dentelle noire, très fine. Les deux bonnets sont reliés par un beau nœud, assez gros, mais qui ne sert à rien qu'à faire (très) joli, car les attaches sont derrière. Ces nœuds sont là pour le regard, ils donnent des idées.

Mes bras retiennent ma robe qui n'a, décidément, plus d'allure. En plus, elle cache ma culotte dont, vu le sout, il a beaucoup à attendre. Il ne résiste pas longtemps. Il dit : « Je peux ? » Je laisse tomber les bras et la robe glisse à mes pieds. En homme courtois, il se baisse pour la ramasser et s'approche, dangereusement de ma culotte.

Très petite par devant, elle porte d'énormes nœuds sur les côtés, qu'on ne défait pas non plus. On la met et on la retire sans y toucher.

Il se relève, avec ma robe, en disant : « Cela vous va très bien. » Faudrait pas qu'il traîne, je vais prendre froid. Il revient vers moi, ayant posé ma robe et, là, je prends les commandes, autrement dit les boutons de sa chemise. Il me laisse faire et je lui retire. Tissu très agréable, souple et léger. Très cher, sans doute. Il est torse nu, assez musclé du ventre, sans avoir de *plaquettes*. Quelques poils noirs entre les deux seins, de couleur sombre. Rien à redire.

Le pantalon, qui va le faire ? Ou plutôt le défaire ? J'avance les bras vers sa ceinture et, rencontre ses mains qui voulaient œuvrer. Nous le faisons à deux, en une amusante complicité. Bouton, fermeture éclair. Sauf que, son membre étant très tendu, il a empêché que je m'approche de trop et découvre son *infortune*.

Je le fais asseoir et, dans l'instant, il est en chaussettes et slip. Sauf que... il est tout mouillé. Une large et belle tache, bien mal placée, démontre que, depuis longtemps, il ne m'est pas indifférent, du tout. Gros cachottier !

Il met les deux mains pour se cacher et, le temps que j'aie posé son pantalon, il l'a retiré. Il est tout nu... en chaussettes. Bien dressé, fort heureusement.

Un homme qui n'a plus que ses chaussettes, ça fait assez bête. Je lui retire, elles sont parfaitement propres. Coton anglais, fines, classe.

Reste moi, qui suis toujours (un peu) habillée. Il me regarde, l'air triste : quelle allure vais-je avoir, quand je n'aurais plus cette habile mise en forme. Il passe derrière moi, car il a vu le stratagème, retire les attaches. J'enlève mon sout pendant qu'il revient devant moi. Ravi, ma poitrine tient bien. Elle est même... assez bien faite. Je le vois à son regard. Son immobilité, son mutisme révèlent ses sentiments mieux qu'il aurait pu le dire avec des mots.

Reste le bas. mais là, ce grand timide ne tient déjà plus. Il glisse les mains sous mes nœuds et découvre mon secret avec une évidente satisfaction. Il faut dire que j'ai naturellement peu de poils, qu'ils sont blonds et soigneusement épilés pour les maillots les plus étroits.

Je lui demande : « Tu en as ? » Il fait l'étonné. Bien évidemment, avec sa femme, il ne prenait aucune précaution. Mais moi, depuis que je couche, pour l'anniversaire de mes treize ans, je demande toujours un préservatif. Mes parents, voyant que je devenais femme, m'ont dit : « Tu ne te fais pas engrosser, c'est tout ce qu'on te demande. » Jolie formulation, esprit large. Il faut dire que ma mère a été très jolie, et qu'elle a encore, la cinquantaine passé, beaucoup de charme. Le lit, elle connaît. Et pas que celui de mon père. Nous sommes comme ça dans la famille.

Je l'interroge du regard. Visiblement, il n'y a pas pensé. Il ne croyait pas que j'étais si rigide. En fait, il ne croyait rien du tout. Il imaginait, ce soir, être tout seul dans ce grand lit froid que j'ai sous les yeux. Allons-nous l'observer tristement, de l'extérieur ?

Que non, car je suis une femme experte, en tout. Je vais à mon sac, sort mon petit secret d'une poche intérieure et lui tend. À son air malhabile, je sens que... je vais devoir tout faire. Je lui dis : « Avance ! », je déchire l'enveloppe, déploie le caoutchouc jusqu'au bout et le glisse sur son instrument dont je fais, à cette occasion, plus ample connaissance. Son membre est de belle taille, mais rien

d'exceptionnel. Il est certes mieux que Mickael, mais ce n'est pas une référence.

Un homme, vêtu dans ces conditions, se sent généralement bête. En plus, le mâle se réveille en lui, et il a envie de passer à la suite. Sauf que, là, vous l'avez compris, c'est un grand timide, un peu dépassé par les événements, autant dire moi.

Je m'imagine dans sa tête. Audrey sait que nous couchons. Les filles, mes « copines », ont de très sérieux soupçons depuis le début de la journée, au moins. Avant, dès mon arrivée dans le labo, *la question* était : « Avec qui ? Quelle va-t-êtr sa première victime ? »

Benoit a le sentiment d'être pris au piège, d'avoir mordu à l'hameçon...

Trop tard. Je pose mes lèvres sur les siennes et fais, très doucement, glisser son membre glissant de caoutchouc, sur mon ventre, histoire qu'il me sente bien. Il proteste : « Béryl, arr... » En self-défense féminine, on nous apprend les points faibles de l'homme. Il en a beaucoup. Ma langue lui enseigne, avec patience.

Ce faisant, je le pousse verse le lit, où il tombe. Nous pourrions faire, au bord du matelas, mais ça manque de charme, pour une première fois. Je le lâche et m'éloigne.

Il comprend son devoir, ouvre le lit et se couche sur le dos. Je passe au-dessus de lui, écarte bien ses jambes et introduis son membre dans mon intérieur. Comme quoi, une femme peut violer un homme... Quand elle veut.

Je murmure à son oreille : « Le patron va être content de notre saine coopération ». Il sourit : « Béryl, tu es vraiment une femme. » Oui, il devrait faire plus attention.

Je commence à remuer, doucement, en lui prenant les mains, croisant mes doigts avec les siens. J'aime tenir un homme, qu'il ne puisse m'échapper. Je serre sa verge doucement dans mon vagin, cela me rassure sur sa fermeté. Il a enfin pris mes fesses dans ses mains, il suit mes doux mouvements de bassin. Nos corps remuent ensemble, et se donnent du plaisir.

Mon pauvre mari, Mickael, n'est pas aussi rapide pour se mettre en accord avec moi. Il commence par des mouvements mécaniques. Je n'aime pas trop. On dirait qu'il les a appris à l'école. Je dois le contrôler pour qu'on fasse ensemble. Avec Benoit, pas de problème. Nous sommes de vieux amants... Pourquoi sa femme l'a quitté ? Il est bon au lit.

Je murmure à son oreille : « Je ne suis pas une pute ; c'est juste que je t'aime ! » C'est vrai que j'ai un sentiment pour lui. Il reste silencieux et semble apprécier. Je lui

demande : « Tu n'as pas dû avoir une femme au lit depuis longtemps. » Il est vif, très, et je dois faire attention. Il risque de lâcher tout. J'arrête de bouger. J'aime le sentir respirer, son cœur bat doucement. Je murmure : « Tu es bien ? » – « Béryl... » Je l'arrête par un baiser. De ma langue, je parcours ses lèvres. J'effleure, en passant, quelques poils qui grattent. Je chuchote : « Le type de l'accueil avait bien raison : nous sommes *Monsieur et Madame...* » Il réagit : « Compte pas sur moi. Me remarier ? J'ai trop souffert. »

Qu'importe, j'ai Mickael pour tous les jours. Enfin, pour le week-end, quand je demande... Et, pour les contacts, il est mieux que Benoit.

Je laisse aller ma nature et je sens monter de douces contractions. Ses mains me caressent le dos, montent jusqu'à mes épaules. Il demande : « Je peux te toucher les seins ? » Je me soulève un instant. Ses doigts effleurent à peine mes tétons, mais c'est trop : « S'il-te-plaît, arrête. » Il retire ses mains et les descend sur mes fesses. Là, c'est plus cool.

Je lui demande : « Tu diras au patron qu'il peut me faire confiance... Dans mes capacités. » Je serre sa verge... pour qu'il me réponde. Il fait : « Aïe ! Oui, je dirai tout.

Arrête ! » Nous travaillons pour le Labo. Une bonne entente des salariés, tout chef en rêve...

Il me demande : « Tu m'aimes ? » – « Oui, mon Gros Nounours. » Je l'embrasse, il réagit vivement. J'aime quand je *fais de l'effet*. Mickael ? Rien du tout, on s'embrasse et ça s'arrête là. Je murmure : « On arrête et on recommence dans la nuit ? » J'aime tenir un homme. Qu'il ne dorme pas et rêve de me sauter ! Il chuchotte : « Il faut être sage... ». Oui, Audrey, d'un coup d'œil saura qu'il a *fauté*. Moi, j'ai l'habitude. Un peu de poudre et... on me demande mon téléphone. Comme si j'étais seule.

Je mets ma tête contre la sienne. Il repousse mes cheveux qui tombent sur sa figure. Je dis : « Tu m'aimes ? » – « Béryl, ; je vais craquer... » Je l'embrasse, profond. Il suffoque. J'arrête. Un mort sur la conscience ? Pas ce soir. Je ne bouge plus. Il sait se contrôler.

Avec Mickael, on a parfois juste commencé que c'est déjà fini.

Je me soulève, regarde ses yeux noirs. Il a du charme. Je lui dis : « On stoppe cinq minutes ». Je me retire sans attendre sa réponse et me couche à demi sur lui. J'aime faire attendre les hommes. J'en fais tout ce que je veux... Ils sont même gentils !

Benoît met son bras sur mon dos. Son cœur bat contre mon oreille. Je demande : « Je peux rester avec toi ce soir ? » – « J’ai trop besoin de toi... » – « Tu auras un bon souvenir du congrès. » Il me mordille l’oreille : « Oui, j’aurai au moins ça ! » – « Arrête ! Je vais être comme Sophie Marceau avec James Bond ! » Je le regarde. Il a un peu le look Pierce Brosnan, mais pas la vigueur. Tant pis...

Je l’embrasse, doucement, et demande : « Je continue dessus, ou c’est toi ? ». D’un geste vigoureux, il me retourne, me couche sur le dos, m’écarte les jambes et entre en moi. J’ai un vrai James... C’est ça quand on les fait attendre.

Là, je sens qu’il a du mal à se retenir. Je ne bouge plus. C’est le moment-clé. Il bat sur mon pubis. Fort mais pas violent. Il me remplit bien. Je ferme les yeux. Je murmure : « Je vais crier, si tu continues. » Ça les excite quand je dis ça. Mais, dans un hôtel, je ne me permettrai pas. Il s’arrête de bouger. Nous avons chaud... Je pousse la couverture. Pour le sentir nu... Il dit : « Non, j’aime pas. » Il a peur qu’on le voie ?

Je sens qu’il est à bout. Moi pas trop. Je le serre... pour le calmer. Il me dit : « Béryl... » Je l’embrasse et, là, sa langue me pénètre, brutalement. Énorme ! J’ai un tel choc que... j’ai un orgasme ! Je le serre des fesses, je le secoue,

le lit grince. Je souffle, fort, mais je me retiens de crier, de geindre. James !

C'est fini. Il demande : « C'est moi ? » – « Désolé, je suis un peu exitable. » Il se soulève un peu et me regarde, amoureux. Quand j'ai eu mon plaisir, je suis toute douce. Et les hommes aiment me voir comme ça.

Il me dit : « Je peux ? » Je lui titille les bouts de seins. Pas longtemps. Lui, il geint, fort, une fois, deux, trois, quatre... Combien ? Je lui ai mis la main sur la bouche. Ses collègues vont se plaindre.

Il s'arrête. Enfin. Il m'a poussé contre le bois du lit. Heureusement, ma tête n'a pas tapé. Je lui dis : « On est fait l'un pour l'autre. » – « Béryl, tu n'es pas gentille ! »

J'ai ses fesses bien en main et je le tiens ferme. J'aime ne former qu'un seul corps avec lui.

Il se soulève et dit : « Laisse-moi sortir. » J'avais oublié, oui, il y a un risque. L'amour me tourne la tête.

Il quitte le lit et va à la salle de bains. De dos, il n'est vraiment pas mal. Mais d'ici à quitter Mickael...

Quand il revient, queue en avant, je ris : « On ne peut plus recommencer ? » Il vient se coller, dos contre moi.

Six heures et demi, il me réveille, en bougeant. J'étais encore peau à peau avec lui. Très doux. Il me dit : « Je te ramène à ton hôtel. Habille-toi. J'appelle un taxi. »

Les amours infidèles ont de tristes contraintes. J'obéis et en dix minutes je suis prête. Lui s'est habillé... sans se laver. Les hommes, c'est comme ça. Ils n'aiment pas tous l'eau...

Il me dit : « Je prends le taxi avec toi. Je ferai l'aller et retour. » – « Perds pas ton temps, je peux y aller toute seule. » – « Je ne voudrais pas... Si tu rencontres quelqu'un. »

Les hommes croient toujours qu'on a besoin d'eux. Moi, j'ai fait de la self-défense pour résister, moi toute seule. Cela leur fait plaisir de se sentir utile. Alors je ne dis rien.

Trajet sans histoire. Pour se quitter, rien. Pas de bisous ni de poignée de main. Le chauffeur a certainement compris. Mais nous sommes pudiques. Trop. Il me dit simplement : « À plus ! »

J'entre furtivement. La fille de l'accueil a le dos tourné et j'ai ma clé. Par prudence. Je monte à la chambre. Il est sept heures. Le temps d'un brin de maquillage, de me changer, pour descendre rejoindre les autres, à huit heures.

À l'heure pile, je sors de la chambre. Je retrouve les filles dans le couloir. On me regarde. Mathilde chuchotte : « C'était bien avec M. *** [Benoit] ? » Je lui fais les gros yeux. Puis, comme les autres m'ont vu, je dis, pas trop fort tout de même : « C'est pas gagné. Dans la boîte, il faut convaincre. » Elle sourit. J'ai gaffé. Je reprends : « Il lui faut un vrai rapport. » Les filles me regardent, l'air dubitatif. Elles pensent toutes que j'ai couché. Tant pis pour elles.

Je retrouve Audrey dans la salle à manger. Et là, dans ses yeux, je vois qu'elle sait tout. Je me détourne et vais chercher mon plateau. J'arrive à une table, où il y a deux places libres. Audrey se met face à moi. Elle me fixe, j'affronte et lui dis : « Nous avons beaucoup travaillé. Je te sors le papier pour demain. » – « Je n'en ai pas besoin, donne-le à Benoit directement. » Le ton est net, sans plus. Elle me protège. Pour l'instant.

Nous mangeons et discutons, avec les autres, de choses et d'autres. Je tâche de me faire oublier. Je souris quand il faut, m'intéresse à leurs conversations...

Quand nous nous levons de table, Audrey me glisse à l'oreille : « Ton rapport, le boss le veut. Au retour, tu as un briefing. »

Elle me laisse, pantoise. Elle s'est vengée.

Je rejoins les autres, qui sont en train de partir.. Un petit car nous attend.

Benoit ne se manifeste pas de la journée. Le soir, je me couche seule, après un dîner dans une brasserie, avec les autres – mais sans les boss. Le jour suivant, le dernier, rien à dire. Le Congrès s'arrête à 17 heures, notre train est à 18 heures 30 et nous sommes de retour au labo à 21 heures. Audrey nous dit : « Les filles, par exception, demain nous commençons à 11 heures. »

À 22 heures, je suis chez moi. Mickael rentre tout juste de son astreinte. Il est fatigué, il me demande comment ça va, moi de même. Nous nous couchons et nous nous endormons sans aucun *tralala*, bien évidemment.

Le lendemain matin, je me lève à 6 heures avec Mickael, prends mon petit déjeuner auprès de lui. Et, quand il part à 7, je suis fin prête aussi. Je me mets au travail et à 10, j'ai fait un rapport complet. L'inspiration m'est venue tout d'un coup. J'ai tout repris, de Benoit, des filles... et de moi. J'en suis ravie.

J'arrive donc au labo à 11 heures, et, à l'accueil, petit message, de Benoit : « Veuillez nous rejoindre à 11.30, bureau *** » Audrey me croise : « Béryl, le Dir compte beaucoup sur toi. » À l'heure dite, je frappe à la porte. J'entre. Il y a, assis, Benoit et une femme, assez jolie, que

je reconnais tout de suite. C'est Jennifer, de la *Direction générale*, qui représente le patron.

Benoit me dit : « Mademoiselle Vasseur, je vous ai fait un certain nombre de remarques. Vous avez dû en tenir compte. Pourriez-vous nous présenter votre projet ? » Voix neutre, précise. Je parle sans lire mes notes. Je le sais par cœur. Quand l'amour est là. Benoit... me donne des ailes. Je cherche à le convaincre. Il ne faut pas que j'oublie Jennifer... qui me toise. J'en fais un peu trop. Quand j'ai fini, en une petite demi-heure, où ils sont restés silencieux, elle me remercie, avec un sourire poli : « Cela pourrait nous intéresser. Veuillez nous laisser deux minutes. Nous vous rappelons. »

Je sors, m'éloigne un peu de la porte et trouve un siège dans le couloir, où je m'assieds. J'ai mes papiers en main. On passe, en me jetant un coup d'œil. Comme si j'étais à l'amende. Je souris... prudemment.

Benoit ouvre la porte : « Mademoiselle Vasseur. » J'entre... ambiance toute autre. La Jennifer polie n'est plus là, c'est un tigre la gueule ouverte : « Mademoiselle, il faut passer à l'étape suivante. Avez-vous un Business plan ? Quel budget pour une première mise en place ? Les compétences requises ? ... » et suivent autant de questions : définition des postes et des fonctions ;

prestataires extérieurs, quel type, combien de temps, confidentialité, moyen audio-vidéos à prévoir, achat, location, leasing ; licences à acquérir, où, entreprises françaises ou étrangères ; part éventuelle de la Réalité augmentée ; déplacements, où, combien, pour qui, fréquence...

Je note fébrilement. Je suis ravie. En cinq minutes, d'un vague projet imaginé avec Benoit, avant de coucher, on me demande de construire... un vrai département du labo. La promo canapé, ça existe. Mais pas comme on le dit.

J'ai la tête en feu.

Jennifer me dit : « Monsieur *** [le Directeur] a confiance en vous, Mademoiselle Vasseur, tâchez de ne pas le décevoir. » Ils se lèvent tous deux, me serrent la main, surtout Jennifer, un peu forte, pour une femme.

Je remercie, incline la tête, regarde un instant Benoit, qui n'a rien dit et sors de la pièce en reculant. Dans le couloir, ayant fermé la porte, je suis prête à m'effondrer. En pleurs. Je retrouve le siège et m'y assieds. La tête vide.

Je vois des pas furtifs, mais ne lève pas les yeux. On a fait de moi une loque. Elle surtout.

Un instant seulement car cette femme... m'a donné une force incroyable. Je dois construire ma vie. On m'attend !

Je me lève, telle un général d'armée, la tête haute. Heureusement, je ne croise personne. On me prendrait pour une folle.

J'arrive dans mon bureau. Ma collègue, Stéphanie, me voyant, demande : « Béryl, qu'est-ce que tu as ? Ça s'est mal passé ? » Je m'assieds, je n'ai plus de jambes. Je lui souris et lui dis : « Tu ne voudrais pas me faire un café ? »

Elle nous en fait deux et je lui raconte, en peu de mots, l'entrevue. Elle me regarde, les yeux ronds et me dit : « Tout ça, sans coucher ? Tu m'étonneras toujours ! »

Je souris et lui dis : « Tu m'aideras ? Un peu ? » Elle acquiesce, ravie, en ajoutant : « Moi, je ne suis pas intéressée, je suis bien là où je suis. » Je n'aurai donc, en principe, pas d'espionne. Ce n'est pas son genre. Nous allons déjeuner main dans la main. Mentalement... Je ne suis pas gouine. Enfin, pas trop...

La suite ? Normale. Benoît accompagne mon projet. Sans trop coucher avec moi. S'il le faut. Pour tous les deux. Discretos. Je devine que tout le monde le sait, car le regard des filles a changé. Quand on me déclare « Cheffe de Projet », quelques semaines après, personne n'est étonné. C'est normal. Dès le premier jour, dans le train, avec les copines.

Vous avez certainement des questions en tête : Combien de fois, avec Benoit ? Pas trop souvent. Quand Mickael est de garde et que je me sens d'attaque, un regard suffit. Lui est toujours dispo, je pense qu'il n'a personne. Est-ce qu'il m'est utile, pour monter le projet ? Certainement, car j'ai des moments de déprime. Il me donne les infos dont j'ai besoin... et me stimule, au lit. Les filles, qu'est-ce qu'elles disent ? Rien, je suis célibataire, il est bel homme, je suis jolie, c'est normal. Presque une Madame M***, mais on ne le dit pas. Mickael ? Il me voit heureuse, et cela lui suffit. Nous faisons toujours *crac-crac* une fois par semaine. Il a confiance. Le patron ? Il prévoit du chiffre, qui valorisera la boîte. Il la vendra mieux, quand il partira. Il ferme les yeux sur les méthodes...

Seuls bémols, Audrey, qui me surveille comme le lait sur le feu et Angélique – ou plutôt le Kremlin, comme je l'appelle – qui voit *l'anguille sous roche*. Mais, comme le Dir est content, elle ne dit rien.

5. Cooper S pour oie blanche

Être bigame impose des règles. Il faut être fidèle. On ne me le pardonnerait pas. Si je couchais à droite et à gauche au boulot, je serais tout simplement grillée. Même Benoit ne voudrait plus de moi. Il me partage avec mon mari, et cela nous arrange bien tous les deux. Mais avec d'autres, non, il faut être sérieux. D'autant qu'il le saurait tout de suite... par les *copines*. Elles n'ont qu'une idée, montrer que je suis vraiment une pute. J'ai un look à ça, je n'y peux rien.

Je pratique donc l'adultère *correctement*...

Mais l'habitude, la routine, ce n'est pas pour moi. Fort heureusement, Mickael, pour sa profession, a besoin d'un gros entregent. Nous voyons des « amis » une fois par semaine, nous allons chez eux ou les recevons. Plusieurs fois par an, il y a de grands raouts, comme ma soirée *fendue*, où ils sont tous, et d'autres encore. Il me faut briller par mon physique et ma conversation. Sans prendre le pas sur lui. Dans la mesure où je ne suis pas tout à fait en manque, je suis cool. Je peux affiner ma stratégie pour tenter des approches complémentaires, si jamais elle se présentent.

Nous voyons souvent les mêmes gens, au sein d'un réseau, mais chacun ajoute ses *connaissances*, assurant donc un certain renouvellement de mâles. Mais peu sont vraiment disponibles et offrent, pour moi, suffisamment d'attrait.

Grave question, pour vous Madame : « Votre petite robe *fendue*, vous a-t-elle resservi ? » Si on met trop souvent la même, ça fait pauvre, celle qui n'a rien (d'autre). Je la porte, oui, mais hors soirée, juste pour égayer mon quotidien, en toute discrétion.

Cette nécessité de changement entraîne des *frais généraux*. Mickael est trop occupé pour savoir... le vrai prix de la mode féminine, et surtout pour l'accepter dans notre budget, vu qu'il a beaucoup d'emprunts à rembourser. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai pris un travail. Les robes « couture », pas forcément la Haute, sont chères. Une fille comme moi ne peut se permettre le simple prêt-à-porter. Il me faut un petit *chouïa*, une *note* qui me différencie. Bien sûr (on le dit), je pourrais m'habiller de chiffons. C'est de la théorie. Ursula Andress et Halle Berry, sortant de l'eau, portaient, certes, un *bout de chiffon*. Mais ils avaient été travaillés durant des mois par d'habiles couturiers. On en parle encore, avec l'émotion dans la voix...

Bref, je dois m'habiller correctement, car je suis vue. Beaucoup vue. Comme ceci a un prix, il me faut faire quelques *extras*. Malheureusement, c'est souvent *pour ma pomme*. Je ne compte plus les hommes qui me font du gringue. Je n'ai qu'un mot à dire... et parfois je le dis. Mais d'ici à ce qu'ils ouvrent leur portefeuille, faut pas rêver. La plupart estiment que, si j'accepte, c'est du donnant-donnant. Autant dire, *que couic*.

Heureusement, il y a des exceptions. Albert, le Dr T***, est sans doute le plus flamboyant. Avec lui, l'argent ne pose pas vraiment de problèmes. Il est directeur d'une des deux cliniques de la ville. Pas celle de Mickael, l'autre. Un homme âgé, pour moi, car il a plus de cinquante ans (25 ans de différence avec moi). J'ai accepté de le rencontrer, car il a de gros moyens. J'entrevois, avec lui, de bonnes compensations, et je n'ai pas été déçue. Il venait de constituer une holding, dont il assure la direction et qui regroupe plusieurs établissements médicaux (ainsi que des Ehpad). Pour lui, les millions d'euros sont comme les petites cuillères. S'il en passe à la trappe, il n'en fait pas une maladie.

Cet homme s'intéresse à moi, et Mickael à lui, pour son avenir. Et moi ? Couci couça. Il est bel homme, mais trop sûr de lui pour être vraiment honnête. Une allure de vrai

collectionneur. Je ne suis pas un papillon qu'on épingle dans une boîte. Je ne refuse pas, non. Si j'ai à y gagner, beaucoup, j'accepte d'être piquée. De temps en temps.

Lors d'une de nos raout, il m'avait donné la carte de sa holding. Je le connaissais, lui et ses affaires, mais pas cette société. Les cartes, en honnête femme, je ne les garde pas. La sienne, je lui ai donc rendue... en ayant écrit, au dos, mon numéro de portable.

Il m'appelle, au travail, me disant combien Mickael est un homme important, plein d'avenir, qu'il a beaucoup aimé discuter avec, etc. Il se sent un devoir, vis-à-vis de lui. Traduction libre : « J'ai envie de coucher avec vous mais je veux pas trahir la confiance de votre mari. Il me faut votre accord, en bonne et du forme. » En bref, si je viens, c'est en femme responsable. Consentante.

Là, tout de suite, je ne dis pas oui. Je n'ai pas dit non. Le moment n'est pas très approprié, car j'entre en réunion. Je lui demande de me rappeler, ce qu'il fait dès le lendemain. Très poli, il me demande s'il ne me dérange pas. Et lui, sans complexe, me propose de le rencontrer, pour discuter... d'une place dans son équipe. Est-ce vrai, est-ce faux ? Qu'importe, c'est assez vraisemblable pour que je puisse accepter. Quand aurais-je un moment ? Pour un déjeuner ? Je n'ai pas de congrès dans l'immédiat, je

suis assez libre de gérer mon temps de travail. Mais je tiens à le faire patienter et je lui propose le mardi de la semaine prochaine. Nous convenons de midi. Il viendra me chercher. Prudente, je lui donne rendez-vous à la gare, lieu de passage, suffisamment neutre pour y laisser ma voiture. J'ai mis une jupe assez courte, pas trop, correcte vis-à-vis d'un médecin responsable... de ses sentiments à mon égard.

Sauf que je vois arriver un *charmant petit* coupé Mercedes du plus bel effet. J'apprendrai, plus tard, que c'est un AMG GT avec un moteur V6. L'attrape-nanas, dans toute son horreur. L'angoisse... Je n'ai pas prévu ma jupe pour une voiture si basse.

Il se place le long du trottoir, sort, m'ouvre la porte et me tient la main pour m'aider à m'asseoir. Courtois certes, mais prévoyant aussi, car ma jupe portefeuille s'ouvre quand je m'assieds et ne cache plus grand-chose. Il a l'honnêteté de porter aussitôt ses yeux sur mon visage, mais son regard expert a tout vu de... ma petite culotte. Mais j'aurais pu faire la une de *Gala* !

Nous roulons un bon quart d'heure, quittons la grand-route et empruntons, un chemin bitumé où tout croisement est impossible. On ne le prend que si on a de sérieuses raisons. Lui en a une : moi.

À la sortie d'un virage, une grille, un parlophone. Il s'annonce, elle s'ouvre et nous arrivons, après 200 mètres sur une maison de belle taille, un petit manoir du 19^{ème}, trois étages, dont le dernier semi-mansardé. Tout blanc, impeccable, toit d'ardoises. Quelques cheminées. Devant, une pelouse et quelques bosquets. Discret en diable.

Vous allez me dire : « Et Mickael ? » Pour lui, je suis au Labo. Mon travail ? Je le fais à domicile. Et si on voulait des détails ? J'ai suffisamment pour noyer tous les poissons de la Terre.

La voiture s'arrête, le Dr T*** [Albert] sort et confie sa clé au voiturier. Il vient ouvrir ma porte lui-même, et, me prenant la main en me regardant droit dans les yeux, il me dit : « Cet endroit est merveilleux. » Je l'espère. Sinon je pars, la dernière bouchée avalée.

Albert m'a lâché la main et nous avançons vers la porte d'entrée. Le bon Docteur T*** m'avait dit de prendre des chaussures assez plates, car nous allions « à la campagne ». Je devinais qu'elle ressemblait à celle de Marie-Antoinette. La maison est d'allure agréable. Parfaite pour accueillir des couples, légitimes ou non.

Une femme, tailleur-jupe noir assez strict, nous attend en bas de l'escalier, avec un large sourire : « Docteur, quel plaisir de vous revoir. » Et lui de répondre, en l'embrassant

sur les deux joues : « Non, pas Docteur ! Appelez-moi Albert, je vous l'ai dit... » Monsieur a ses habitudes. Je le gifle ? Devant une dame si élégante ? J'assume. Albert répond, avec grand sourire : « Suzanne, je suis, moi aussi, ravi d'arriver chez vous avec ce beau soleil », mais enfin il ajoute, en me désignant : « Mon soleil, mon autre soleil, la voici, Mademoiselle Béryl Vasseur ». Cet homme est sage de ne pas utiliser le nom de mon mari, qu'elle pourrait connaître. Il sait aussi que Suzanne oubliera aussitôt ce détail inopportun. Elle m'embrasse comme une vieille copine. *Very friendly*.

Elle nous précède. Nous montons un petit escalier et passons par une simple porte-fenêtre. Comme à la maison. Nous pénétrons dans une entrée, belle sans être vaste. Petit couloir, une porte ouverte sur une petite pièce avec une table et deux chaises. Un lustre ancien, quelques tableaux de paysage style campagnard. Bourgeois, classique. Suzanne nous dit, sur un ton des plus amical : « Aujourd'hui, vous serez seuls. Nous avons aujourd'hui un arrivage de poisson. J'ai pensé à vous, et je l'ai fait venir. »

Albert se tourne vers moi, je hoche la tête avec un sourire. Il acquiesce et Suzanne s'en va. Sauf ce détail, ils ont donc tout préparé par téléphone. Je me dis : « Il a tout

fait passer sur la holding, dans les *frais de représentation*, et je ne lui coûte rien ». Je suis mesquine, mais quand on est une *pute*, l'argent, ça compte. Ce cadre semble avoir été fait pour des réunions de travail comme la nôtre. Sérieuses, s'il en est.

Le déjeuner est fort agréable, tel que je l'imaginais, en voyant la belle automobile. Le Dr T*** est le plus exquis des amants. Rien à voir avec mon rustre de Mickael. Le problème est qu'Albert, ne sera jamais « mon Albert ». Seulement un rêve.

Ce bon Docteur est aux anges. J'ai un visage intéressant et suis assez bien faite. Mon chemisier, une fois retirée mon étole, met en valeur ma peau, assez bas, il est vrai. Pas jusqu'au nombril. Je suis une femme sérieuse. On ne voit que l'amorce de mon soutif. Je ne suis pas une de ces gourgandines, qui se promènent seins nus. J'ai horreur de la vulgarité.

Réunion de travail ? Je ne mens pas : nous devons pour discuter de mon emploi dans sa société. Il a besoin d'une femme élégante, bilingue anglais-français, qui représente la Holding, quand il le faut, devant des médecins élégants. Travail à temps partiel. Horaire qui pourra, et même devra, être aménagé, si Monsieur a un besoin urgent de moi.

Il a a quelqu'un sur ce poste, mais elle le quitte pour d'autres attributions. Traduction libre : elle a vieilli et elle ne lui convient plus. Je lui dis mon intérêt pour sa proposition, il avance un chiffre à la hauteur de mes compétences... et de mes formes généreuses.

Nous arrivons au dessert glacé avec des fruits frais, qu'un voisin cultivateur lui a apporté ce matin. Nous parlons culture, environnement social, agrément de la région pour ceux qui aiment la nature, etc., etc. Mais de lit, *nitchevo*... Ren de ren.

Je m'interroge sur la manière dont il va amener la chose. Vaine question : il ne l'amène pas. Ma présence vaut acquiescement plein et entier. Il me propose d'aller faire un tour dans le jardin. C'est un homme cultivé. Il s'exprime lentement, d'une voix posée. Il veut savoir si j'ai quelque chose au-dessus de mes seins et de mes fesses.

Nous arrivons dans petit parc à l'anglaise, fort bien agencé. Quatre fauteuils et une table, de fer forgé, peints en blanc, avec des coussins. On vient nous servir le café. Nous sommes un peu à l'écart. Soleil, heureusement pas trop chaud. Mon chemisier, léger et ouvert, est un choix de saison. Parfait pour moi, comme pour lui.

Le ton de la conversation change doucement. Plus personnel. Il parle de ses virées en Sologne, du Périgord,

de Biarritz, etc. donnant, pour chaque endroit, un petit détail qui fait *vrai*. Ce n'est pas un grand voyageur, il ne parle que de la France. Il est observateur, de tout. Mes jambes, mes seins, mes yeux. Rien ne lui échappe, je le vois bien. Il m'interroge, avec douceur. Je lui explique mes voyages avec mes parents, puis seule ou avec des amis, les congrès avec Mickael, depuis trois ans.

Il me demande si je suis pressée de rentrer. Question idiote en soi. Mais l'homme attend confirmation. Si nous couchons, je dois lui renouveler mon accord. L'adultère, c'est du sérieux. Je ne réponds pas.

Nous goûtons un moment délicieux. Mais les bonnes choses ont une fin.

Un début aussi. Il se lève, me tendant la main pour m'aider à me lever. Je pourrait toute seule. Mais, de sentir sa paume contre la mienne, la douceur de ses doigts, me fait frémir, des pieds à la tête. Coucher avec lui m'impressionne.

Il dit : « Ce manoir est ancien, il recèle bien des secrets ». Il me prend pour une greluce. Qu'importe, j'aime l'entrée en matière. Nous passons une porte, dans le dos de la maison. Petit vestibule, table de marbre, vase de fleurs des champs multicolores. Escalier. Il monte et me précède, sans un mot.

Nous arrivons au premier, couloir en enfilade, fenêtre à chaque extrémités. Mon bon Docteur ouvre la porte en face de nous. Pas de clé. Petite entrée, deux portes, avec des petits écriteaux en émail, salle de bains à droite, toilettes à gauche. Devant nous, grande chambre que le soleil illumine. Un voilage à l'ancienne nous cache de l'extérieur. Au-delà, je découvre la pelouse et l'étang. Aucun bruit.

La chambre est de belle taille. Meublée en style campagnard. Albert me donne des indications sur les tableaux. Il prend son temps... Je suis en feu, de désir, même s'il m'impressionne.

Enfin, il montre le lit : « Suzanne l'a fait faire chez un artisan local, mais c'est elle qui l'a dessiné. »

Il me regarde, amusé. Facile, je rayonne à 20 mètres !

Il me montre la porte du cabinet de toilette, sans rien dire. Histoire de dire : « Les choses sérieuses maintenant. » J'y entre, bien décidée à partir s'il me saute dessus en sortant... Je ne me déshabille pas !

J'y reste trois minutes, histoire qu'il soit bien cuit. Funeste erreur. Quand je sors, il est assis dans le fauteuil à côté de la fenêtre et regarde le ciel, d'un bleu superbe avec quelques nuages. Il me dit : « Essayez ce fauteuil, il est

divin. Suzanne l'a fait faire au Faubourg St Antoine, à partir d'un modèle ancien. » Pas mal, oui. Mais rester là n'est pas au programme. Sauf qu'il n'est peut-être qu'il n'est pas encore prêt, vu son âge. Après quelques échanges, sur tout et rien, il finit par me dire : « Vous voudrez bien m'excuser ». Il se dirige vers les toilettes. Mais il y reste un peu trop longtemps pour répondre à un besoin, même si sa prostage fait des siennes. J'interprète cette attente... Je retire mes chaussures mais pas ma culotte. Je veux pouvoir partir vite si le temps se gâte.

Quand il sort, il me dit : « Vous vous êtes mise à l'aise ? » Bien sûr, Gros Coquin. Il a un pull en cachemire, très fin, qu'il retire lui-même. Dommage... Il le pose soigneusement sur son fauteil, il enlève ses chaussures. Il continue à me parler doucement, de l'histoire de la demeure. Avant, il y avait un relais de chasse, qui a été rasé pour construire ce petit château, vers 1830.

J'adore sa voix lente, charmeuse. Il en joue, mais je suis conquise. Un gentleman comme on n'en fait plus. Je veux coucher. Qu'il me prenne. Tout de suite. Je brûle.

Il me tend sa main et m'invite à m'asseoir sur le lit. Il me dit : « Il fait un temps superbe, nous avons de la chance. » Je comprends alors, comme un éclair... qu'il me

fait attendre pour que je lui sois totalement soumise. Style *Histoire d'O*, le fouet en moins.

J'hésite... et me résigne. Il est à côté de moi, sans me toucher pour autant. Ses yeux entrent dans mes yeux. Félics. Un *je ne sais quoi* bientôt s'empare de mon corps. Je suis toute à lui. Qu'il fasse de moi ce qu'il veut. Le pire, je l'accepterai aussi.

Un éclair surgit dans ma tête : les filles, il les a toutes eues comme ça ! Ma fonction chez lui, c'est un piège. Je lui prends la main, fermement, pour dire : « Moi aussi, je décide ».

Mais lui retire sa main. Il tend son bras et ouvre mon chemisier, bouton après bouton. Il n'y en a que cinq, révélant mon sout et sa dentelle, gonflée par mes attraits. Je le laisse faire, en victime. Sauf que son regard ne tarde pas à me dire que... il est amoureux de moi.

Nous sommes à armes égales. Lui avec sa main, moi avec mes seins. Les yeux dans les yeux, attendant le premier qui craque.

Vous avez certainement, Madame (ou peut-être vous aussi, Monsieur) constaté que votre partenaire a reçu la flèche, en plein cœur, et qu'il ne s'en remettra pas. Et vous,

rien du tout. C'est un jeu. Que faire ? Vous dévouez à lui (ou elle) pour le restant de vos jours ?

Pas moi. Je déboutonne sa chemise, avec rapidité, pour lui montrer, clair et net, l'ardeur de mes sentiments. Il comprend vite, le mâle se réveille chez lui. Je l'ai sorti de son doux rêve.

Il regarde mes seins, mes lèvres, il hésite. Moi ? Non, son anatomie, que je découvre pour la première fois, n'est pas pour me déplaire. Des poils, un peu grisonnants, entre les deux seins. J'avance la main et les caresse, je fais des boucles avec mes doigts, tellement ils sont longs. J'aime ce doux contact. Il me laisse, je frétille.

Je lui retire sa chemise. Ses épaules, assez carrées, montrent l'homme sportif, et qui devrait bien me tenir, quand il faudra. Il réalise mon empressement et demande « Puis-je, Béryl, me permettre. » Il me retire mon chemisier. Avec délicatesse, je suis une femme. Ne traînez pas, Monsieur. Aux actes !

Son pantalon, c'est lui ou moi ? Ma jupe ? Moi ou lui ? Question inutile. Il sait, depuis longtemps sans doute, comment ouvrir une jupe portefeuille. Petite ceinture, très petite, qu'il défait adroitement, et bouton à l'intérieur. Je suis en petite tenue, du haut et du bas. Là, je ne sais pas pourquoi, il a semble perdu. Enfilant les deux mains sous

l'élastique de ma culotte, je lui montre qu'elle est, au final, aisée à retirer. Mais j'en ferai pas l'effort. C'est lui le mâle, à qui revient cette tâche décisive.

Vous riez, pas moi. L'effet de surprise, final, est pour beaucoup dans la réussite ou l'échec d'une rencontre. Moi, je vous l'ai dit, j'ai peu de poils. Par nature, certes, mais aussi par méthode, à cause des maillots très étroits qu'il m'arrive de porter.

Beaucoup d'hommes hésitent, car ils s'inquiètent du sexe de leur compagne, épais comme une forêt, aride comme un désert, ou mi-chemin, à l'image d'une steppe. Voit-on dessous ? Un valonnement profond, ou à peine un trait, mystérieux. Chez lui, l'habitude faisant, la question devient cruciale. Ceux qui n'ont aucun choix franchissent cette étape sans même s'interroger.

J'anticipe un peu, il a encore son pantalon, et mes doigts, quittant ma culotte, se portent sur sa ceinture. Résolue, par impatience, la boucle me cède rapidement. Bouton, fermeture-éclair, je ne traîne pas. Et là, miracle. J'attendais un slip du style « Petit-Bateau », blanc comme l'âme d'un enfant. Non, il a mis les formes et porte un caleçon bleu marine ornée de petits dessins rouges. J'ai de bons yeux, mais je dois m'approcher beaucoup pour y découvrir cheval au galop et cavalier armé d'une canne de

polo. Je vois également qu'il est fort prêt et que je n'ai pas à me soucier de son âge.

Durant mon inspection, j'ai descendu son pantalon et il s'appuie sur moi pour le retirer définitivement. Bel homme, juste un peu d'embonpoint pour me dire qu'il ne dédaigne pas les plaisirs.

Nous sommes presque prêts. Ravis de nos découvertes respectives. Déçus qu'il faille les retirer. La nature est ainsi. Le Bon Dieu nous a fait nus...

Il me dit : « Votre dentelle est un peu serrée, puis-je vous aider ? » Il passe derrière moi, et, avec une mâle habileté, défait les trois attaches de mon sout, qui n'a plus d'allure. Sauf que, me le retirant, il inspecte sa fine dentelle. Je lui dis : « Elle vous plaît » – « Je dois vous ouvrir mon âme. Ma famille est du Nord, nous avons été ruinés par la mécanisation. » Sa voix respire la nostalgie, mais mon sout, encore chaud de moi, lui inspire des sentiments plus virils. Et mes seins, enfin libérés, éveille son esprit sur d'actives perspectives. Il va porter ma dentelle, en expert, sur ma jupe, qu'il avait pliée sur le fauteuil.

Que faire maintenant ? L'évidente tension de son caleçon équin m'émeut. La discrétion de ma culotte et l'ampleur de mes seins ont le même effet sur lui. J'aime ce

doux moment où tout reste à faire. Il me regarde, je le regarde, me porte vers lui et l'embrasse. Discrètement tout d'abord et, comme ses lèvres me plaisent, plus fermement ensuite.

Je n'embrasse pas toujours. Les hommes de passage, jamais. Lui m'a éveillé, par son aisance financière, à des projets plus durables, et je tiens à lui montrer mon engagement auprès de lui.

Il se laisse faire, puis participe avec noblesse et, je l'ai dit, grande courtoisie. Petits bouts de langue qui se chamaillent pour s'amuser. Sans violence, juste pour se plaire.

Je m'éloigne et découvre... qu'il m'aime vraiment. Je ne dois pas jouer avec lui. Dure contrainte. Faut-il nous rhabiller, pour que, moi, je ne l'ai pas sur le dos tout le reste de mon existence, ou de la sienne, comme il est plus âgé ?

Ne voulant pas répondre, je vais à lui et blottis ma tête dans son cou, chaudement. Il peut compter sur moi. Pour l'instant du moins.

Il comprend vite et, pendant que je suis contre lui, il baisse ma culotte, avec lenteur certes, mais belle efficacité. Quand je reprend la distance, ma culotte barrant mes

cuisses, je n'ai plus comme ressource qu'à lui dire : « Voudriez-vous me la retirer complètement ? » Il rit : « Je suis tout à vous, Mademoiselle Vasseur. » Ce petit rappel que je suis marié... me pénètre jusqu'au fond de l'âme. En même temps, je me dis : « Mickael n'avait qu'à être plus gentil avec moi ». Et je lève, l'une après l'autre, mes jambes... pour être enfin nue.

Son caleçon ? Que faire ? Rien. Il s'en va à la salle de bains. J'ai froid et me glisse dans le lit. Encore plus froid. Je tire la couverture sur ma tête, pour avoir un brin de chaleur.

On tire sur le drap, je sens une douce chaleur, je tends le bras derrière moi et heurte malencontreusement le membre d'Albert, bien ferme et tout équipé de caoutchouc. En bon médecin soucieux de sa santé, et de celle de ses proches. Très proches.

Il se colle dos à moi et me glisse à l'oreille : « Béryl, je vous aime. » puis, l'instant d'après : « Ce n'est pas bien, ce que je dis. »

Le temps que nous étions debout, j'avais un homme d'âge mûr, solide sur ses jambes, noble dans ses attributions – et son attribut. Là, au lit, j'ai comme un enfant qui se confie. Je me tourne vers lui et l'embrasse. Il

me met à demi sur lui et me tient avec douceur. Je sens qu'il est bien, vraiment bien, trop pour moi. Engagé.

J'étais venue pour l'argent, il est avec moi par amour. Je suis vraiment trop jeune. Il le sait. Ce n'est pas une raison pour se quitter, tout de suite.

Je profite de ma position pour me mettre complètement sur lui et le faire entrer en moi. Il me dit : « Faites, je sais que les femmes aiment ça. »

Quel maladroit ! Est-ce que je m'en vais ? En même temps, cela me rassure. Il m'aime, certes, mais les autres aussi. Il ne pourrait s'en passer vraiment. Je tire sur ses bras, pour qu'il mettent ses mains sur mes fesses. J'aime être encouragée durant mes doux efforts.

Comme je suis grande, j'ai la tête dans son cou et nos cheveux se mêlent. Il est à peine parfumé et son odeur n'est pas trop forte. Je me sens en confiance. Les graps sont doux, la lumière aussi. Nous n'avons pas fermé la porte. On pourrait rentrer. Tant pis.

Que dire de la suite ? Il a tout son temps. Moi aussi. Ce n'est pas de ces viles relation entre deux portes, qui ne durent que pour être aussitôt regrettées. Lui, son âge, son tempérament aussi... il est patient. Il veut peut être en avoir pour son argent. Je ne suis pas trop mal... et toutes

les femmes que j'ai vues autout de lui ne me valent pas, loin de là. Je suis, pour lui, une bonne prise.

Pour moi aussi, je l'espère. Je ne suis pas intéressée, mais je pense que l'argent, ça se partage. Il a tout fait pour m'avoir, il faut qu'il passe en caisse. L'amour, soit. Le reste également.

Ceci dit, il me plaît. Il a de l'allure, une certaine bonté, ou du moins une rondeur très agréable. On se sent quelqu'un avec lui. Il vous respecte. Même si je suis en plein adultère, et qu'il le sait, il ne m'a pas forcée. Bien au contraire, il a renouvelé les accords, pour qu'il n'y ait aucun doute là-dessus. Homme prudent.

Je remue doucement, il réagit calmement. Nous échangeons dans le calme. Une promenade champêtre, un vent doux et tiède, pas d'excès, pas de tempête. Nous devisons. Je monte et descends à peine, un tendre surplace, où être immobile permet de tout sentir, de tout voir.

Je me soulève et l'embrasse à nouveau. Il murmure : « Béryl, vous êtes parfaite. » Quel gougeat ! Je sais que je suis *mieux*, mais ce n'est pas la peine de me faire sentir. Je lui demande : « Vous en avez eu combien ? » Il sourit : « Vous n'allez pas me croire... » Je hoche la tête : « Je ne dirai rien à personne. » – « Je pense bien... Pas beaucoup. Oui, Béryl, pas beaucoup. » Je m'étonne : « En médecine,

on commence très tard, on pense aux concours. Même s'il y a des filles dans les amphis, ce n'est pas le carnaval. On pense à autre chose. Le travail. » Oui, mais il a cinquante ans, tout cela, c'est loin. Je me tais et mets ma tête dans son cou. Je souffle doucement sur sa peau. J'aime... Il continue : « J'ai eu deux trois copines, puis ma femme. Pas grand-chose... » Certes oui, mais il s'est marié à 25 ans, cela laisse du temps. Je me relève et l'embrasse. Je parcours ses lèvres de ma langue. Pour qu'il parle... « Ça n'allait pas trop bien avec elle. Trop rigide. Pas de fantaisie. Nous n'avons pas divorcé, je lui ai payé un appartement. Elle vit sa vie. Bien, je crois. »

Oui, Monsieur, mais vous ne me dites rien de vous. Je bouge un peu plus et sens que cela vient, pour nous deux. J'aime quand l'homme me laisse faire. Une femme aime être un peu violente. Pas trop. Mais elle aime aussi diriger. Son plaisir est subtil... même si je suis, moi, une excitée de première. Albert dit : « Béryl, pas si vite. J'aime attendre... un peu. » C'est vrai qu'en pensant je me suis laissée aller. Je me retiens et m'immobilise. Même si j'aimerais aller jusqu'au bout. Quitte à faire une seconde fois. Mais, avec lui... c'est risqué. L'âge...

Je demande : « Vous avez trompé votre femme ? » –
« Je la trompe souvent, puisque nous sommes toujours

mariés. Enfin, assez souvent. Mais cela ne veut rien dire, nous sommes séparés. » Ah bon, souvent ? Je l'embrasse, juste du bout des lèvres. Il continue : « Jamais au travail. Ça, c'est une règle. » Celles que j'ai vues, pourtant assez mignones, il n'y touche pas ? Il poursuit : « Béryl, Béryl... je vous vois venir. Vous voulez savoir qui... »

Qu'il est perspicace ! Assez facile, les femmes sont toutes pareilles. Je bouge de nouveau, car je suis... pressée. Il me dit : « Vous voulez un orgasme tout de suite. Vous savez, je suis vieux... Je ne vous garantis pas que nous puissions recommencer tout à l'heure. » Je me calme. J'ai besoin qu'il me parle. Quand nous nous quitterons, il ne dira plus rien. Il ajoute : « Le nombre ? Un homme ne vous le dira jamais. Sauf pour vous raconter n'importe quoi. Je vais vous faire un aveu : j'en ai eu moins que vous ne le croyez. Ça vous suffit ? » Oui, Monsieur, vous êtes donc fidèle. J'espère que vous le serez avec moi.

Et là, je sens qu'il n'a plus rien à me dire. Alors j'y vais. Pas brutale. Je sens, par ses mains, qu'il aime ce que je fais. Il gémit de temps à autre. Très court, un gros murmure. De quoi me complimenter... sur mes actes. Il m'embrasse et me glisse : « Vous êtes une experte. » Donnant-donnant, Monsieur. Je suis fidèle, moi aussi. À ma manière.

Nous montons ainsi, doucement, tendrement, avec la lenteur que permet l'âge. Enfin, le sien. C'est moi qui dirige. Tout. De temps en temps, il me donne un petit coup. Trois fois rien. Histoire de dire qu'il est là. Aussi. Nous arrivons ensemble aux portes du ciel. Je m'assure qu'il est avec moi, et je lâche mes chevaux. Un trot, puis un galop. Sans m'essouffler, sauf à l'approche du but. Il geint, noblement. Moi je crie, doucement. Nous chantons ensemble. Dans le silence de la campagne, sauf les oiseaux. Et nous...

Mon orgasme avec lui ? Durable. Pas de ces œuvres hâtives qui laissent un goût d'à-peu-près. Non, un travail en profondeur, pensée, qui remue jusqu'à l'âme. Fait en commun, chacun selon sa compétence. Une réussite mutuelle.

Enfin nous nous arrêtons. Satisfaits l'un et l'autre. Satisfaits l'un de l'autre. Je l'embrasse. Tout doux. Un homme, c'est fragile, surtout à ce moment-là. Il me dit : « Béryl, c'est dommage, je vous aime vraiment. » Hé oui, Mon pauvre Monsieur, je suis encore mariée. Pour le pire et le pire. C'est comme ça.

Je ne divorcerai pas pour lui. Ce serait risquer de passer de Charybde à Scylla. Mais, de temps en temps, oui, s'il a le temps, je serais ravie.

Ensuite ? Nous avons pris notre temps. Someillé un peu, discuté un peu aussi. Avec un homme nu, tout contre moi, cuisses emmêlées, cela permet des approfondissements utiles. En plus, j'étais au travail et ne devais pas rentrer trop tôt chez moi. Nous nous sommes douchés ensemble. Il m'a rhabillée, très amusé de placer mes seins dans leurs corbeilles de dentelle. Je l'ai laissé faire, comme avec une poupée. Ma culotte, il a aimé. Il a regardé mes poils, une dernière fois, avant de les cacher. Nostalgique...

L'heure de fin de ce fructueux travail approchant, nous quittons la chambre. Suzanne nous propose un petit thé. Femme charmante, et qui voulait (sans doute) savoir si cela s'était bien passé. Albert m'accompagne à la gare dans sa belle voiture de sport. En m'asseyant, je mets la main pour que ma robe ne s'ouvre pas... Peine inutile, il a maintenant tout vu de moi.

J'arrive à l'appart bien à l'heure. Sauf que je trouve un message de Mickael m'annonçant qu'il est retenu, il ne sera là qu'à 20 heures. Excellent, je lui fais un petit dîner en amoureux.

Très amoureuse...

Au moins, lui, je le tiens.

Mon poste dans la Holding ? J'ai dit « pas tout de suite ». Il ne veut pas mêler amour et travail, moi non plus. D'autant qu'il pourrait surveiller mes allées et venues, quoi qu'il dise. J'ai besoin d'un peu de liberté. Avec mon mari, je l'ai. Pourquoi m'en priver ?

D'autres sorties avec Albert ? Bien évidemment.

Mais il n'y a pas que le sexe dans la vie. Le vendredi suivant, trois jours après notre incartade, 20 heures 30, alors que Mickael était de garde, coup de téléphone : « Allo, Béryl ? » Je reconnais la voix d'Albert et je frémis. Non, pas ce soir. Souffler un peu. Il me dit : « Je voulais vous remercier encore pour cette après-midi merveilleuse. » Je le rassure, le plaisir était aussi pour moi. Son ton change : « Mickael m'a dit que vous aviez un problème de voiture. Vous pourriez être obligée d'en changer. » Les nouvelles vont vite. Ils se sont appelés pour le poste que j'ai refusé. Albert continue : « Mon concessionnaire m'a appelé : *Dr T***, j'ai un coupé Mercedes sur les bras. Un AMD-GT comme le vôtre, qui n'a que trois ans, je le sais. Mais celui-là est vraiment une affaire. Le client qui me l'a commandé ne peut plus le payer. L'importateur ne veut pas me le reprendre. J'ai pensé à vous. Prix coûtant, je ne me fais rien dessus.* » Je suis ravi pour lui, mais je ne suis pas concernée. Il

poursuit : « Béryl, j'ai dans mon garage une Mini Cooper comme la vôtre. Elle a très peu roulé. Restée depuis au garage, elle est quasi neuve. C'est la même que la vôtre, côté peinture, mais le modèle sport, avec un gros moteur. Vous pourriez bien vous amuser... Raisonnablement. N'allez pas vous tuer ! J'ai besoin de vous. Je vous aime, Béryl. »

Mon esprit ne fait qu'un tour : il me la donne, je vais coucher pour la rembourser. Je dis : « C'est trop gentil, Albert, mais je ne peux accepter. » Il me saisit au vol : « Elle ne me coûte rien. Si je la vendais, j'aurais l'équivalent de la ristourne que me fait le garage. » Là, c'est plus clair, mais je devrai tout de même coucher pour le geste. Il ajoute : « Je ne vous donne pas complètement cette voiture. Il vous faudra payer la carte grise, pour la mettre à votre nom. Il y en a pour 300 euros. Vous devrez les régler au garage. En prenant la voiture. » Je ne comprends pas pourquoi, mais effectivement, c'est comme si je lui achetais au moindre prix... » Il reprend, voyant mon silence : « Un don est un don. Avec la clé, vous trouverez une enveloppe avec les 300 euros en liquide. Comme ça, elle ne vous coûtera rien. » – « Et ma voiture à moi ? » – « Laissez-lui, vu la réparation qu'il y a à faire dessus, vous n'arriverez pas à la vendre sauf un gros rabais. » C'est un échange, en mieux, qui ne me coûte rien.

« Merci Albert, j'en parle à Mickael et je vous dis. » Après quelques précisions techniques et d'aimables échanges, je raccroche.

Mickael arrive. Nous dînons et, à la fin, je lui demande : « Tu as vu Albert ? » – « Euh... non » – « Tu lui as parlé ? » – « Pourquoi tu me demandes ça ? » – « Il me propose sa voiture, avec un gros moteur, et son garage reprend la mienne. » Là, Mickael me fixe : « T'as pas couché avec lui, au moins ? » – « Mon Gros Chou, Bien sûr que non. Mais je pense qu'il veut t'acheter... pour son histoire de holding. Il passe par la femme, c'est plus discret. » – « Tu as dit quoi ? » – « Rien. Que je te demanderai. » – « Tu es gentille. Si c'est vraiment sans contrepartie, dis-lui oui. »

J'ai donc l'autorisation en bonne et due forme. Sauf que, bien évidemment, j'ai semé le doute dans son esprit. Je suis donc obligée de faire l'amour avec lui, dès la fin de ce petit dîner. Je suis si contente d'avoir la voiture que... c'est merveilleux.

Un couple heureux, ce n'est pas très compliqué.

Cette Cooper S est vraiment formidable. Premier trajet sur autoroute, quelle sonorité ! Je suis aux 24 heures du Mans ! Sauf que les filles ont les yeux partout. Je n'étais pas depuis plus de dix minutes dans mon bureau que Julie

frappe, elle entre et s'assied à la place de ma collègue, qui n'est pas encore arrivée. Elle me regarde, droit dans les yeux : « Béryl, t'a couché avec qui ? »

Julie se tait mais ne me quitte pas. Elle est envoyée par les autres, certainement. Je dis : « Tu penses à qui ? » – « Benoit, non. Il n'a pas l'argent. » – « L'argent ? Quel argent ? » – « Petite c..., tu crois qu'on ne te voit pas. » – « Je ne comprends pas ce que tu veux » – « Ta voiture ? T'as les sous pour acheter ça ? »

Je soupire. Je dis : « La mienne était f..., celle-ci est d'occasion. J'ai fait un emprunt. » Julie semble dépitée. J'ajoute : « Je t'offre un café, tu as mal dormi, cela se voit. » – « Non merci. » Et elle s'en va.

C'est ainsi que j'ai appris à *servir* moyennant finance. J'évite de faire *vroom vroom* en ville, mais sur une petite route de campagne, quand personne ne m'entend, quel délice ! Julie, finalement, a voulu l'essayer avec moi. Nous avons fait un tour. Elle a même pris le volant cinq minutes. Et depuis... je suis la reine ! Mickael ? Il n'est pas monté dedans. Il est persuadé que je couche avec Albert et qu'il me l'a donné.

Ai-je dû « payer » la voiture ? Oui et non. Une fois par mois environ, c'est tout. Il faut aussi que je case Benoit, les jours de garde... et mon mari. Une réunion de travail

avec déjeuner, une fois dans le mois, ça passe. Il ne faut pas exagérer non plus. Albert me gâte toujours.

J'ai droit à un petit cadeau... et même de la lingerie. Avec son œil d'expert, il a calculé mes mensurations et cela me va parfaitement. Je viens avec mes affaires, je pars avec les siennes !

Où nous nous voyons ? De jolis manoirs à la campagne, comme il y en a tant en Normandie. Souvent, nous avons du soleil et alors j'ai droit à une charmante discussion dans un jardin merveilleux. Quand il pleut, nous discutons autour d'un café avant de nous mettre au travail, au lit.

Monsieur a ses rites, il ne veut pas faire trop vite. Il ne me rencontre pas pour coucher, mais pour me voir. Je suis sa geisha, m'a-t-il dit. Pour la conversation.

Un homme vraiment très bien. Le déshabiller est vraiment un plaisir. Ses souliers sont faits sur mesure par un petit chausseur italien, à Paris, rue du Roule (en étage, pas de boutique). Ses chaussettes, il a les même que le Pape. Petite coquetterie, sans être grenouille de bénitier. Chemises ? Anglaises, forcément. Pantalons ? C'est sa surveillante (elle a dû être très belle) qui lui choisit. Elle est très au fait de la mode masculine. Ils ont dû coucher, il y a longtemps...

Nos rencontres sont lentes, très lentes. Il est tout en admiration devant moi. Quand il fait assez chaud, je dois rester poitrine nue un petit moment, et parfois complètement nue. Pour qu'il me voie bien. C'est le prix à payer. Il sait me récompenser. Alors j'accepte... Je m'amuse à l'exciter. Avec Mickael, il n'en est pas question, c'est craccrac. Avec Benoit... pas trop aussi. Il est pressé, c'est un jeune... encore. Albert me fait découvrir le privilège de l'âge, la patience. Il m'a dit, un jour : « Quand on vous a vue, Béryl, on devient moine. » Je ne pensais pas susciter des vocations religieuses. Je le toise. Il me dit : « Les autres paraissent fades, on ne les remarque même plus ! »

C'est un menteur professionnel. Une fois, j'en ai eu assez, je lui déclare : « Je vais vous poser une question, Albert. Si vous ne me dites pas la vérité, nous rentrons tout de suite et c'est fini entre nous. » Comme il était déjà assez excité, il croit que je plaisante et me répond oui. Je dis : « La Mercedes, la Cooper, dites-moi tout. » Là, il s'arrête sur le bord de la route (nous étions presque arrivés) et me dit : « Je vous ai menti, Béryl, vous avez dû vous en douter. J'ai fait payer la voiture au prix normal à la Holding et j'ai empoché la différence. Comme c'était le montant de l'échange entre les deux Cooper, je vous en ai fait profiter. » Cela me paraissant plausible, nous avons

continué la route et j'ai été, je dois dire, assez bonne ce jour-là. Nous avons même essayé de faire deux fois. Mais lui n'a pu aller jusqu'au bout. L'âge...

J'ai donc été une oie blanche avec Albert. Pas vraiment. Il a fini par avouer. J'ai continué à coucher. Pour les cadeaux, et pour ces lieux extra qu'il me fait connaître. En plus, il m'aime. Ou du moins il me le fait croire.

**La suite dans
Belle de Jour – 2**

La Haute par la bande

Béryl découvre, avec un militaire dynamique, les secrets et la vigueur du Sahel. Mais les amants de passage n'assurent pas son train de vie. Un ami d'enfance de son mari, à qui elle fait part de ses déconvenues, lui fait connaître la belle Anaïs, qui tient un b... haut-de-gamme à Paris et y reçoit des clients polyglottes qui peuvent vraiment payer. Un blond et patient Teuton, amoureux d'elle, l'initie aux délices du plus vieux métier du monde.

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

[Donner votre avis](#)



Les auteurs comptent sur vous

